But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Malgré ses blessures et son découragement F. Coppi n'abandonnera pas la compétition

DANS CE NUMÉRO :

DES RÉVÉLATIONS SENSATIONNELLES SUR L'AMATEURISME AUX JEUX :

LES TRAVAILLEURS N'ONT PLUS LEUR PLACE DANS LES OLYMPIADES

★

LES SOUVENIRS DE

JEAN BOITEUX

ET LES NOTES DE L'ENTRAINEUR

ALBAN MINVILLE :

PAS DE SECRETS...

D. L.
12 AOUT 1952

35 francs
20 pages - N° 365
Lundi
11 Août 1952
Afrique du Nord,
Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

C'EST Mme MADELEINE BOULONGNE

d'Amiens, qui recevra la 4 CV Renault 1er prix de notre concours :

QUI GAGNERA LE TOUR ?

Avec 50 lecteurs seulement, sur 42.000 participants, Mme Madeleine Boulongne a répondu de façon précise à toutes nos questions et approché à 11 sec. le temps général de Fausto Coppi, avec 151 h. 57' 09".

PLUS de quarante-deux mille lecteurs ont participé au grand concours de *But et Club-Le Miroir des Sports* « Qui gagnera le Tour de France ? » Il s'agissait, rappelons-le, de déterminer les trois premiers, d'indiquer les deux premières équipes du Challenge International et, subsidiairement, de donner le temps des deux premiers coureurs classés.

Les réponses-types étaient donc : 1. Fausto Coppi; 2. Ockers; 3. Bernardo Ruiz. Challenge International : 1. Italie; 2. France. Enfin, temps de Coppi : 151 h. 57' 20"; temps d'Ockers : 152 h. 25' 37".

Concours assez difficile (ce qui justifiait la valeur des prix attribués), mais pour lequel nous pouvions faire confiance à la sagacité et à la compétence de nos lecteurs.

Cependant, cinquante et une réponses seulement ont pu être retenues, et c'est sur le temps de Coppi et d'Ockers que s'est joué, entre ces 51 gagnants possibles, la victoire finale.

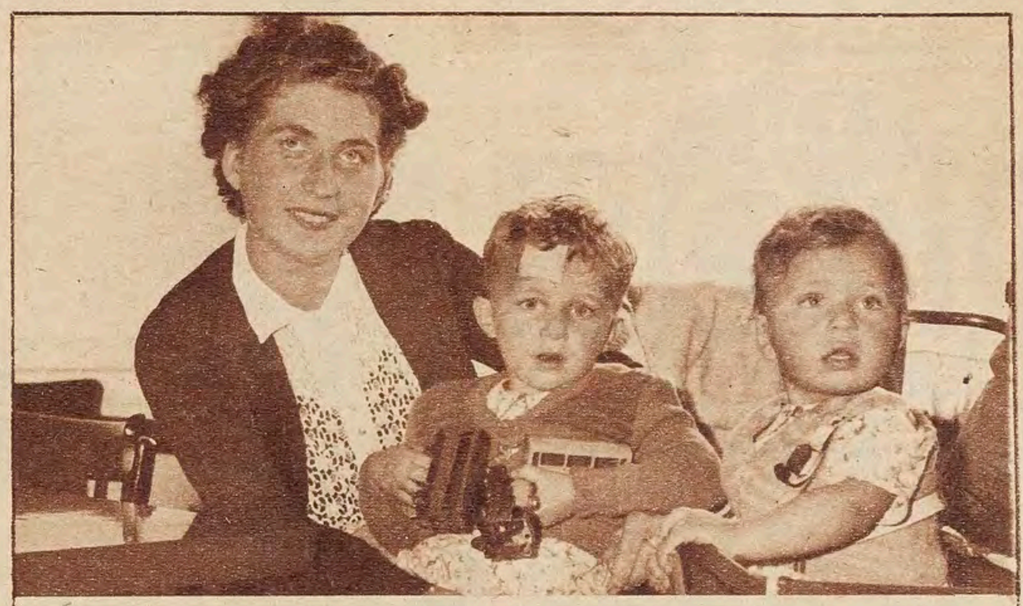
C'est une jeune mère de famille d'Amiens (Somme), Mme Madeleine Boulongne, qui l'emporte, en approchant de onze secondes le temps réel mis par Coppi. Elle a indiqué 151 h. 57' 9", ce qui est remarquable comme approximation. Le second, M. René Marc, de Montferrand, la suit de près avec 151 h. 56' 30"; le troisième, M. Gaudillet, à Bouéré (Mayenne) ayant donné 152 h. 18' 9".

Arrivée serrée, comme l'on voit, et qui est tout à l'honneur de la science et de l'intuition des concurrents.

Le dépouillement de ce concours s'est effectué sous le contrôle de Me Drouard, huissier à Paris, qui a dressé constat de la régularité des opérations et classé les lauréats.

Il est à noter que certaines réponses, qui auraient pu être classées, ont dû être éliminées comme ne remplissant pas les conditions requises, soit qu'elles aient été mises sous enveloppe et non envoyées en carte-postale, soit qu'elles n'aient pas comporté le nombre de vignettes nécessaires, soit enfin qu'elles aient été envoyées après le 12 juillet.

Le nombre considérable des envois témoigne du succès qu'a remporté notre concours auprès de nos lecteurs et amis. Il témoigne aussi de la popularité et de la vitalité du Tour de France dont nous n'avions jamais douté pour notre part, encore que certains esprits malintentionnés aient prétexté de la trop grande supériorité de Coppi cette année pour « enterrer » une épreuve qui ne s'est jamais si bien portée. A tous ceux qui n'ont pas gagné, souhaitons bonne chance pour la prochaine fois. Et, à tous, exprimons nos remerciements et nos félicitations.



Si Pierre, qui serre un chemin de fer sur son cœur, est rêveur, Mme Boulongne et Jean-Paul sont émerveillés : une 4 CV. Renault permettra de belles promenades.

Mme Boulongne a révélé à nos envoyés spéciaux :

"J'AI AJOUTÉ UNE HEURE AU TEMPS DE MON MARI !"

TANDIS que Jean-Paul, treize mois et les yeux bleus, joue avec la sonnette du beau vélo rouge à stabilisateur de son frère, Pierre, trois ans, contemple l'engin avec rancune. Il a pris une solide « bûche » et porte au front un pansement de sparadrap gonflé par la bosse. Voilà ce que c'est que de jouer, si jeune, au « géant de la route »...

Mais leur jeune maman, Mme Madeleine Boulongne, dans le clair pavillon qu'elle habite, rue Masséna, à Amiens, est trop heureuse pour en vouloir au cyclisme. Elle vient de gagner le grand concours de « But et Club-Le Miroir des Sports » et la 4 CV. Renault qui en constitue le premier prix.

La nouvelle s'est vite répandue. Dans le café-tabac que tiennent sa belle-mère et son mari, la famille sourit. Les grandes discussions avec M. Boulongne sur le point de savoir qui, de Bernardo Ruiz ou de Geminiani devait être pronostiqué pour la troisième place du Tour de France sont oubliées.

La jeune femme a fait confiance au champion espagnol et, toutes réflexions faites, elle a estimé qu'il faudrait bien 151 heures 57' 9" à Coppi pour « boucler la boucle ». Miraculeuse intuition des femmes !

— J'aurais pu demander son avis à Pierre Pardoen que je connais bien, dit-elle, mais je n'y ai pas pensé. D'ailleurs, je ne savais même pas qu'il faisait le Tour de France. Je ne l'ai appris que par les journaux.

Car la famille Boulongne, lectrice assidue de « But et Club-Le Miroir des Sports », s'intéresse passionnément au cyclisme et, pour rien au monde, ne manquerait le passage de Paris-Roubaix dans sa ville.

— Mon mari est aussi un fanatique de la pêche, ajoute l'heureuse lauréate. Nous nous servirons de la voiture le dimanche pour aller à la découverte d'étangs poissonneux. Il va falloir que j'apprenne à conduire pour le relayer au volant. Il nous reste encore quelque jours de vacances à prendre en septembre. Nous allons faire de belles excursions. En attendant, je vais finir de repasser les barbotteuses de Jean-Paul.

M. et Mme Boulongne, sinistrés pendant la guerre, connaissent le prix du travail.

Leur victoire n'en est que plus sympathique.

— Parce que, ajoute modestement la jeune femme — elle a 23 ans — on peut dire « notre victoire »; j'ai gagné, bien sûr, mais Charlot (c'est M. Boulongne) s'y connait tout de même mieux que moi en cyclisme. C'est lui qui a estimé que Bernardo Ruiz serait troisième. Il n'y a que pour le temps des vainqueurs que j'ai vu juste. Il pensait que Coppi et Ockers mettraient une heure de moins...

Nous sommes sur le pas de la porte. Les mains des bambins s'agitent. Mme Boulongne nous dit un amical au revoir.

— Et surtout, remerciez bien « But et Club-Le Miroir des Sports ». C'est vraiment le champion des hebdomadaires sportifs !

(Reportage André CHASSAIGNON et André RAIMBAUD.)

VOICI LA LISTE DES HEUREUX GAGNANTS DE NOTRE GRAND CONCOURS

1. Mme Boulongne, 34, rue Masséna, à Amiens (Somme), 151 h. 57 min. 9 sec. UNE 4 CV RENAULT.

2. M. René Marc, allée des Pruniers, La Fonteimagne-Montferrand (Puy-de-Dôme), 151 h. 56 min. 30 sec. UN SCOOTER VESPA.

3. M. Louis Rivière, 7, avenue de Ledar, à Saint-Girons (Ariège), 152 h. 18 min. 9 sec. UN VÉLOMOTEUR MOBYLETTE.

4. M. Gaudillet, boulanger, à Bouéré (Mayenne), 151 h. 33 min. 13 sec. UN VÉLO STELLA.

5. M. Paul Rochette, 45, rue P.-Brossolette, à Fontenay-sous-Bois (Seine), 151 h. 23 min. 46 sec. UN VELO STELLA.

6. M. Clavel, Esc. 41-463, 228, rue Jean-Jaurès, à Maisons-Alfort (Seine), 151 h. 23 min. 34 sec. UN VELO STELLA.

7. M. Paul Badie, 14, rue des Palmiers, à Limoges (Haute-Vienne), 150 h. 52 min. 46 sec. UN VELO STELLA.

8. M. Marcel Courtadon, à Clapdes-Beaufort (Puy-de-Dôme), 150 h. 36 min. 50 sec. UN VELO STELLA.

9. M. Meloua, route de Leuville, à Saint-Germain-lès-Arpajon (Seine-et-Oise), 150 h. 35 min. 57 sec. UN VELO STELLA.

10. M. Hubert Jean, au Gué de Perrier-en-Sacey, par Avranches (Manche), 153 h. 21 min. 56 sec. UN VELO STELLA.

11. M. Bernard Domier, 106, avenue Jean-Jacques-Rousseau, à Houilles (S.-et-O.), 150 h. 30 min. 16 sec. UN VELO STELLA.

12. M. Leroudier, 16, boulevard des Belges, à Lyon (Rhône), 150 h. 30 min. UN VELO STELLA.

13. M. Macary, 10, allée de Martarieu, à Montauban (Tarn-et-Garonne), 150 h. 3 min. 21 sec. UN VELO STELLA.

14. M. Souleau Bernard, 32, rue Longin, à Langon (Gironde), 149 h. 47 min. 49 sec. UNE MONTRE DERMONT.

15. M. Charrel Georges, 7 avenue Ronsard, à Grenoble (Isère), 149 h. 42 min. 24 sec. UNE MONTRE DERMONT.

16. Mme Charrel Paulette, 7, avenue Ronsard à Grenoble (Isère), 149 h. 34 min. 54 sec. UNE MONTRE DERMONT.

17. M. Phelippeau, à Saint-Philbert par Charrault (Vendée), 149 h. 32 min. 40 sec. UNE MONTRE DERMONT.

18. M. Thomas Maurice, 7, rue Richard-Lenoir, à Paris, 149 h. 31 min. 50 sec. UNE MONTRE DERMONT.

19. M. Jean-Paul Goud, chemin St-Jean, à Tourbes (Hérault), 149 h. 31 min. 12 sec. UNE MONTRE DERMONT.

20. M. Audie-Gégaut, Bout-du-Lac, Gérardmer (Vosges), 149 h. 22 min. 45 sec. UNE MONTRE DERMONT.

21. Mlle Janine Goud, route Valors, à Tourbes (Hérault), 149 h. 18 min. 39 sec. UNE MONTRE DERMONT.

22. M. Diacon Serge, 48, rue de Salins, à Pontarlier (Doubs), 149 h. 15 min. 32 sec. UNE MONTRE DERMONT.

23. M. Achour Mohamed, 8, rue Carnot, à Koléa (dép. d'Alger), Algérie, 149 h. 13 min. 31 sec. UNE MONTRE DERMONT.

24. M. Ledu Jean, horloger, à Laz (Finistère), 154 h. 42 min. 4 sec. UNE MONTRE DERMONT.

25. M. Vignolles Michel, Labastide-d'Armagnac (Landes), 154 h. 43 min. 30 sec. (deuxième question subsidiaire : 155 h. 12 min. 30 sec.). UNE MONTRE DERMONT.

26. M. Tossi Armand, 11, rue Frédéric-Mistral, à Beaucaire (Gard) (deuxième question subsidiaire : 155 h. 13 min. 25 sec.). UNE MONTRE DERMONT.

27. M. Sanchez Claude, 6, rue de Provence, à Meknès (Maroc), 148 h. 57 min. 26 sec. UNE MONTRE DERMONT.

28. M. Chopinet Pierre, 37, rue Toussaint, à Angers (M.-et-L.), 148 h. 48 min. 27 sec. UNE MONTRE DERMONT.

29. M. Léandri Francis, à Birkadem (Algérie), 148 h. 44 min. 28 sec. UNE MONTRE DERMONT.

30. M. Consolino, 3, rue Marnat, à Constantine (Algérie), 148 h. 40 min. 12 sec. UNE MONTRE DERMONT.

31. M. Guilloux, Cité H.L.M., n° 7, à La Guerche (Cher), 148 h. 32 min. UNE MONTRE DERMONT.

32. M. Fries Robert, 7, rue du Nideck, à Schiltigheim (Bas-Rhin), 148 h. 31 min. 15 sec. UNE MONTRE DERMONT.

33. M. Galipaud Frédéric, rue des Serbes, à La Roche-sur-Yon (Vendée), 147 h. 47 min. UNE MONTRE DERMONT.

34. M. Bisbau, villa « Florida », à Ondres (Landes), 147 h. 43 min. 33 sec.

35. M. Guilhem Victor, 33, rue des Anglais, à Pau (B.-P.), 147 h. 29 min. 35 sec.

36. M. Pecot Bernard, à La Chapelle-sur-Erdre (L.-I.), 146 h. 28 min. 28 sec.

37. M. Fritz Robert, 28, route de Brumath, à Souffelweyersheim (Bas-Rhin), 147 h. 19 min. 39 sec.

38. M. Kermarrec Jean, baraque n° 4, Le Lande-Brest (Finistère), 147 h. 16 min. 10 sec.

39. M. Rigaud Eugène, 1, rue de Lazéma, à Foix (Ariège), 146 h. 38 min. 48 sec.

40. M. Daniel Albert, Mas du Chêne, à Aigues-Mortes (Gard), 147 h. 8 min. 15 sec.

41. M. Bertrand André, 35-36, rue du Général-Leclerc, à Corbeil (S.-et-O.), 147 h. 1 min. 6 sec.

42. M. Defachelle, 2, place de la République, à Bagneux (Seine), 146 h. 31 min. 14 sec.

43. M. Ben Cheikh, à Derbabbdi-Ekakkenaouni, n° 2, Meknès (Maroc), 144 h. 18 min. 53 sec.

44. M. Benon Noël, aux Ateliers de Wagons à Brignoux (Isère), 144 h. 53 min. 23 sec.

45. M. Claveria Francis, 4, rue du Captalat, à La Teste (Gironde), 144 h. 45 min. 55 sec.

46. M. Sauvage, 35, rue Blaise-Pascal, à Rouen (S.-Inf.), 144 h. 37 min. 21 sec.

47. M. de Vera, 24, rue du Fondouk, Oran (Algérie), 142 h. 40 min. 13 sec.

48. M. Guiral Yves, rue Eugène-Lisbonne, à Pousaon (Hérault), 140 h. 21 min. 18 sec.

49. M. Faroudjan Marcel, 2, rue Thiers, à El Biar (Algérie), 140 h. 15 min. 14 sec.

50. M. Meynadier Henri, à Bertrie-Burée (Dordogne), 168 h. 21 min. 17 sec.

51. M. Griffoul, à Salines-Dart-s.-Menthe, Varangeville (M.-et-M.), 184 h. 36 min. 45 sec.

(DU 34e au 51e : UN ABONNEMENT DE TROIS MOIS A « BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS »). *Les lauréats ayant gagné une bicyclette sont priés de nous faire savoir très rapidement s'ils désirent un vélo d'homme ou de femme.*

HELSINKI L'A DÉMONTRÉ : LES OLYMPIADES NE SONT PAS LE REMPART DE L'AMATEURISME

Les salariés ne pourront plus participer aux Jeux, s'ils ne trichent avec leur condition

Zatopek à l'entrainement avec le Russe Anoufriev au village olympique. Leur qualité d'athlètes d'Etat leur permet de consacrer de longues heures à leur préparation. Mais qui oserait dire qu'ils sont vraiment amateurs?

LES Jeux Olympiques se sont terminés sur des conférences du Tchèque Zatopek qui, à Helsinki, a expliqué par quels moyens il avait pu remporter trois titres, exploit qui semblait irréalisable pour un coureur de fond. Cependant, Zatopek n'a éclairci aucun mystère. Tout ce qu'il a dit sur son entrainement, nous le savions déjà. Mais alors que nous trouvions fabuleuse, voici deux ans, la somme de travail qu'il s'imposait chaque jour, voilà qu'à présent nous nous étonnons moins. De même les premiers athlètes qui adoptèrent l'entraînement quotidien avaient fait eux aussi sensation, à leur époque, avant que cette méthode fût entrée tout naturellement dans les mœurs. Tant et si bien qu'aujourd'hui la question se pose : Zatopek est-il réellement un phénomène ou bien n'est-il qu'un précurseur de ce que sera dans quelques années tout coureur de fond ambitieux ?

par Marcel HANSENNE

Pour ma part, j'incline à penser que dans le domaine de l'effort prolongé, c'est-à-dire celui qui dépasse les trois minutes, nous n'en sommes qu'à un stade encore peu avancé, en dépit des records battus ces dernières années. Le Luxembourgois Barthel vient de le prouver en gagnant six secondes sur 1.500 mètres grâce à un entrainement de marathonien (100 kilomètres par semaine). Ce que le Luxembourgeois a fait, tout le monde peut le faire, à la condition d'être simplement solide. Mais cela implique un nouveau tournant dans l'histoire de la course à pied. Les deux heures hebdomadaires que chacun consacrait à son entrainement, jadis, paraissaient déjà dérisoires en 1950, alors qu'on en était aux deux heures quotidiennes. Désormais, c'est quatre à six heures par jour (soins compris) qui vont être nécessaires pour préparer l'organisme aux nouveaux records qui demain vont succéder à ceux d'aujourd'hui. Car il ne faut pas être grand clerc pour prévoir qu'aux prochains Jeux les 5.000 mètres seront courus en 13'50" et les 1.500 mètres en 3'40". Je pense, en effet, que Zatopek, en perte de vitesse, n'était plus à Helsinki un véritable coureur de 5.000. C'est grâce à cela que le débutant Chataway put lui tenir compagnie jusqu'à 100 mètres du fil. Mais on voit d'ici ce que pourrait donner un Chataway préparé comme l'était Zatopek !...

★

Seulement, cet avenir qui se dessine pose de graves problèmes. Qui, en effet, pourra consacrer quatre à six heures par jour à son entrainement, qui pourra sacrifier à ce hard-labour de l'avenir tout en exerçant dans le même temps une profession quelconque ? Oui, on vous le demande, quel salarié pourra ambitionner d'aller aux prochains Jeux s'il ne triche pas avec sa condition ? Seuls, les fils à papa, les faux pompiers, les faux étudiants, les faux moniteurs d'éducation physique, les faux officiers, seront à même de préparer les Jeux. Quant aux autres...

★

Déjà, les Jeux de 1952 ont été disputés par un grand nombre d'athlètes qui, depuis de longs mois, n'avaient rien fait d'autre que de s'entraîner. « Ces Jeux ont été les plus professionnels de tous les temps... », a écrit un confrère britannique.

Il faut bien, certes, donner des explications à l'absence totale de victoires anglaises en matière d'athlétisme, alors que six au moins étaient prévues. Si Bannister, si Bailey, si Peters avaient gagné à Helsinki, les Anglais auraient trouvé ces Jeux parfaits. Il n'en reste pas moins vrai que très peu de participants olympiques étaient de vrais amateurs, dans le sens le plus strict du mot. L'athlétisme a évolué si vite ces dernières années que l'amateurisme n'est plus possible, ou alors il faut renoncer aux grandes compétitions. Ce n'est pas du professionnalisme non plus, d'ailleurs, mais une sorte de nationalisation de l'athlète, pris en charge par des organismes d'Etat dans plusieurs pays, ou par des institutions privées comme aux U.S.A. Je ne crois pas que l'athlétisme devienne jamais un sport professionnel et je ne le souhaite pas. Je crois plutôt que le coureur d'élite deviendra de plus en plus un sujet de laboratoire que chaque nation lancera dans la bataille olympique le moment venu. Car les pays les plus indifférents à l'athlétisme s'émeuvent toujours lorsqu'il s'agit de Jeux Olympiques, par fierté nationale. On n'imagine pas un Parlement quelconque s'alarmer sous prétexte qu'un Français n'a pas gagné le Tour de France. Mais lorsqu'il s'agit de prestige national, tous les moyens officiels sont bons. La question n'est pas de discuter de l'opportunité des « protections » dont ont joui maints compétiteurs des derniers Jeux. Ce que je voulais souligner, c'est que l'athlétisme, dernier rempart de l'amateurisme, est appelé à n'être plus pratiqué, sur le plan supérieur, que par des athlètes pris en charge par des mécènes, qu'ils se nomment Université, Etat ou Armée.

L'ÉTUDE DE ROGER DEBAYE ENTRAINEUR NATIONAL

ÉMIL ZATOPEK : MILLE KILOMÈTRES PAR MOIS, SEPT MILLE AU TOTAL AVANT LES JEUX

VOICI, d'après les propres déclarations du grand champion tchèque Emil Zatopek, trois fois vainqueur olympique, l'entraînement qu'il s'est imposé avant les Jeux :

— Tandis que beaucoup de coureurs de fond s'entraînent en couvrant cinq à six kilomètres à vive allure, j'ai pratiqué un système très différent qui consistait à effectuer une grande série de sprints, entrecoupés de foulées lentes et détendues.

— Combien de sprints, exactement ?

— Je faisais d'abord cinq fois 200 mètres, puis aussitôt après quarante fois 400 mètres rapides, alternant avec des 200 mètres effectués lentement, et, pour finir, cinq fois encore 200 mètres. Au total, je courais ainsi 30 kilomètres.

— Et cela combien de fois par semaine ?

— Mais, chaque jour...

— Et avant une compétition ?

— Dans les trois jours qui précèdent une compétition, je ralentis un peu mon entraînement. Je fais moins de sprints et cours moins longtemps. Dix à quinze kilomètres seulement.

Zatopek s'entraîne toute l'année, bien que la période de travail intensif ne commence qu'au printemps.

On peut évaluer en gros à sept mille le nombre de kilomètres parcourus par lui pour se préparer aux Jeux.

M. H.

LES HONGROIS SUR LES TRACES DU TCHÈQUE ALTERNENT COURSE, MARCHE... ET NATATION

VOICI l'entraînement suivi par le grand espoir hongrois Beres, qui n'est âgé que de 24 ans, et qui aux Jeux a produit une excellente impression aussi bien au cours des séries qu'en finale.

Le matin : quatre à cinq kilomètres de course légère, deux à trois kilomètres de marche, trente minutes de mouvements de gymnastique de décontraction.

L'après-midi : vingt fois 400 mètres et... natation.

Avant de battre une première fois le record de Hongrie, Beres soigna particulièrement sa vitesse, effectuant des séries de quinze fois 150 mètres et courant d'autre part des « cross » légers sur des parcours accidentés. La veille du record, Beres courut un 1.500 mètres sur la base de 3'48" pendant... 1.200 mètres et termina la distance sans sprinter.

Ce système d'entraînement intensif n'a pas été adopté par Beres uniquement. La plupart des champions hongrois de demi-fond et de fond l'ont fait leur également. D'ailleurs, presque tous les Magyars s'entraînaient trois fois par jour avant les Jeux...

EN S'ENTRAINANT DIX HEURES PAR JOUR, LES NAGEURS AMÉRICAINS ET JAPONAIS N'ONT NI LE TEMPS DE TRAVAILLER NI CELUI D'ÉTUDIER

Les 4 heures quotidiennes de piscine de Jean Boiteux sont insuffisantes

par J.-B. GROSBORNE

LE plus précieux enseignement à tirer d'Helsinki, c'est que, seuls, les « travailleurs de force » de la natation sont parvenus en finale. Tous les finalistes, à une ou deux exceptions près, ont couvert leurs 150 kilomètres par mois pendant plusieurs années avant d'atteindre leur but. Une exception ? L'Américain Scoles qui ne subit qu'un entraînement léger, mais eut de très nombreux exercices séparés par de très longs repos et qui s'adonne à d'autres activités physiques pour parfaire sa condition, ce qui représente tout de même un minimum de 3 ou 4 heures par jour.

Prenons les autres :

Les Américains nagent de 4 à 6 kilomètres par jour. Si l'on compte que les temps de récupération doivent être de près du double de celui des efforts eux-mêmes, cela représente quatre heures et demie de piscine. En général, l'entraînement est fractionné en deux séances, donc deux pertes de temps qu'on peut estimer à une demi-heure chacune. Total : 5 h. 30.

Les Japonais nagent de 5 à 8 kilomètres et jusqu'à 12 kilomètres pour certains. C'est dire que ces derniers passent presque toute la journée au bord du bassin.

Les Australiens Marshall, Agnew, le Brésilien Okamoto, engagés dans les universités américaines sur leur seule valeur sportive, sont au régime américain.

Si l'on estime qu'un nageur doit avoir au moins 10 heures de sommeil, on voit qu'il ne lui reste guère de temps pour les études.

Les Russes, les Hongrois sont au même régime. A Budapest, les nageurs sont réunis à l'île Sainte-Marguerite pour leur entraînement et ils y trouvent tout à leur disposition, y compris de copieux repas. Un plongeur doit exécuter une centaine de sauts tous les jours. L'étude à sec, la préparation, l'exécution, la récupération donnent au moins trois minutes par plongeon : total 300 minutes, soit 5 heures.

L'emploi du temps d'un joueur de water-polo n'est pas moins chargé. Natation : 2 heures au moins. Travail individuel sur la balle : 1 heure. Travail collectif : une heure ou deux. On en revient toujours aux cinq heures de piscine.

Et en France ? En France, il faut citer des noms :

Jean Taris a été entretenu par ses parents pendant dix ans pratiquement sans rien faire d'autre que de nager.

Alex Jany a tout sacrifié à la natation pendant plusieurs années. Il demeurait 6 ou 7 heures par jour à la piscine au temps de sa grande forme.

Jo Bernardo a, lui aussi, sacrifié trois ans à la natation, la dernière année grâce au bon vouloir de son employeur, la précédente comme militaire.

Jean Boiteux, après ses études, vient de passer un an à la charge de ses parents qui ont sciemment accepté ce sacrifice en ne lui procurant qu'un léger travail de perfectionnement dans sa future profession.

Aldo Eminente n'a pas de profession. Il est actuellement militaire, mais, auparavant, ne faisait rien.

Gilbert Bozon a été très gêné dans ses études au Centre d'apprentissage par la natation et, réciproquement, ses études ont entravé sa préparation.

Maurice Lusien, chausseur avec son père, a fait passer sa préparation en vue des Jeux d'Helsinki avant son métier.

Tous ces nageurs passent au moins 2 h. 30 ou 3 heures, voire plus, à la piscine, et Alban Minville nous le disait récemment : « Tous les Français s'entraînent trop rapidement en précipitant les exercices au détriment des périodes de récupération. Même Boiteux n'a pas pu consacrer assez de temps à sa préparation. »

Et Boiteux passe à peu près 4 heures par jour à la piscine !

Tous les autres, les espoirs, restent des « second plan » parce qu'ils nagent seulement une ou deux heures par jour, et encore pas tous les jours.

LES AMÉRICAINS VOIE A SUIVRE

Les résultats sont là, hélas ! français gagne encore sa vie

par Roger DEBAYE

AU moment de l'invention de l'arquebuse, ceux qui exerçaient le noble et quasi inoffensif métier des armes, levèrent les bras au ciel en déclarant à qui voulait les entendre que l'utilisation de cette arme terrifiante mettrait certainement fin aux guerres, tant celles-ci deviendraient meurtrières.

Il n'était désormais plus possible, dans leur esprit, qu'un chef d'Etat pût être assez fou pour déclencher un conflit armé devant fatalement se terminer par une extermination générale.

Ces braves gens d'armes ne réalisaient pas que l'apparition d'une arme nouvelle entraînerait *ipso facto* l'apparition de techniques stratégiques nouvelles et le recrutement de soldats, très différents de ce qu'ils étaient eux-mêmes. Leur qualité dominante ne serait plus la force brutale mais l'adresse, la prudence, la patience, etc.

Ce qu'il nous arrive sur le plan sportif est exactement comparable à cette histoire d'arquebuse : les conditions de pratique du sport ont considérablement changé. Aussi est-il bien normal que les pratiquants soient, eux aussi, différents de ce qu'ils étaient il y a plusieurs lustres.

Au cours de la précédente période d'entre deux guerres, c'est-à-dire de 1919 à 1939, les athlètes du monde entier, soit dit sans les offenser, étaient pour la plupart de braves jeunes gens aimant aller au stade pour y courir, y sauter ou y lancer. Les exigences de leur existence quotidienne passaient très largement avant celles de l'entraînement, à de rares exceptions près, cela va de soi.

Un pays, cependant, avait une conception différente de la pratique du sport en général et de l'athlétisme en particulier, c'était l'Amérique. Depuis 1920, le sport n'était pas considéré, aux Etats-Unis, comme une distraction ou une perte de temps; il était considéré comme un élément moteur de la nation. En conséquence, le sport fait partie, depuis plus de cinquante ans, de la vie de tout Américain depuis sa petite enfance.

Je me garderais bien de généraliser, car ce serait inexact, en disant que tous les Américains sont sportifs. Le sport, aux Etats-Unis, c'est un peu comme le vin chez nous : on l'aime ou on ne l'aime pas. Ceux qui l'aiment en boivent tout naturellement et ceux qui ne l'aiment pas ne les empêchent pas d'en boire. En un mot, il n'est pas discuté.

La sélection s'opère naturellement aux U. S. A.

Après avoir fait du sport à l'école primaire puis, plus tard, en secondaire, les Américains sortent de l'adolescence en possession d'un bagage sportif considérable. De sorte que, au seuil de l'université, à dix-sept ou dix-huit ans, ils savent tous, sans exception, faire quelque chose. Aucun coach d'université n'a jamais passé une minute de sa vie à apprendre à courir, à sauter ou à lancer à un *freshman*, c'est-à-dire à un universitaire de première année.

De plus, la sélection naturelle s'est faite au fil des années : les jeunes savent ce qu'ils aiment et ce qu'ils n'aiment pas. Ceux qui ont de la détente se sont orientés d'eux-mêmes vers les sauts, les robustes ont été attirés par les lancers. Il y a aussi ceux qui courent vite, ceux qui ont du souffle, ceux qui ne craignent pas les coups, ceux qui aiment l'eau, ceux qui sont adroits de leurs mains, ceux qui sont adroits de leurs pieds. Bref, les erreurs d'orientation sportive sont insignifiantes car chacun a eu une dizaine d'années pour toucher à tout.

Dans ces conditions, il n'y a rien de surprenant dans le fait qu'un universitaire américain ingurgite une somme énorme de travail à l'entraînement. *Primo*, parce que depuis sa petite enfance il a toujours travaillé beaucoup ; *secundo*, parce qu'il aime ce qu'il fait.

Ce n'est un secret pour personne que lorsqu'on aime faire quelque chose on a plus souvent besoin d'un modérateur que d'un stimulant. J'ai assisté à des centaines de séances d'entraînement aux Etats-Unis et c'était toujours la même chose : les *coaches* devaient discuter ferme avec les athlètes avant de parvenir à les persuader de ne faire que telle ou telle chose... alors que chez nous les entraîneurs doivent bien souvent faire des prodiges pour que leurs poulains consentent à faire quoi que ce soit.

Ainsi, pendant fort longtemps, les Américains ont disposé d'arquebusiers alors que les athlètes des autres nations en étaient encore à l'arbalète. Je crois même qu'en France on en était, à ce moment-là, au lance-pierre !

A force d'être battus, les athlètes des autres nations ont commencé à se rebiffer : certains ont voulu s'entraîner aussi dur que les Américains. Comme leur organisme n'avait pas été préparé par un travail préalable, il y eut plus de déceptions que de satisfactions. Pour rester dans mon image du début, c'étaient des arbalétriers qui voulaient se servir d'une arquebuse. Ils ne pouvaient rien en tirer parce qu'ils appartenaient à une catégorie d'individus qui ne pouvaient pas s'adapter à l'arme nouvelle.

L'Axe imita les Américains

Les Allemands furent les premiers à comprendre qu'à méthodes nouvelles il fallait des hommes nouveaux. Ils commencèrent donc à dresser des jeunes gens afin qu'ils soient en état de travailler dur NORMALEMENT vers vingt ou vingt et un ans.

Seulement, si les champions américains étaient pris en charge par les universités, qui allait prendre en charge les athlètes allemands ? La question ne resta pas longtemps sans réponse. L'Etat se chargea d'eux. Les athlètes d'Etat étaient nés.

L'Italie qui, avant la guerre, était un satellite fidèle de l'Allemagne emboîta bien vite le pas à son alliée de l'époque. Le Japon eut aussi ses athlètes d'Etat et, du coup, tout l'Axe se trouva, durant un certain

ONT MONTRÉ LA A LA RUSSIE

pour l attirmer, l'athlète en exerçant une profession

temps, à égalité avec les Etats-Unis, au point d'avoir pu organiser un match qui fut fort équilibré.

Jusqu'à cette période, il y eut encore un semblant de régularité dans tout cela. Harbig ne rêvait, paraît-il, que de relever les compteurs à gaz. L'Etat allemand lui offrit la situation de ses rêves, tout fut donc parfait. Etant tout petit, Woelke désirait déjà être agent de police. Rien de surprenant qu'on lui offrît une situation de schupo, et les autres à l'avenant. L'Etat allemand ne plaçait donc pas ses champions dans des situations fictives. Il satisfaisait leurs vocations. C'est en tout cas ce que les dirigeants allemands de l'époque ont toujours tenté de faire croire à tout le monde.

Après la guerre ce fut une autre histoire. La plupart des nations qui avaient été mêlées au cataclysme avaient plus ou moins adopté les méthodes de préparation physique de l'armée américaine. Y compris les Russes, que l'on présente toujours comme les adversaires des Américains mais qui, jusqu'à preuve du contraire, ont été leurs alliés pendant plusieurs années.

Entraîneur National

Voilà donc tout le monde reparti à égalité, car le secret de la réussite passée des Américains avait été percé. Tout le monde savait que leur seul et unique secret c'était le travail. De toutes parts les gens avertis s'efforcèrent de trouver parmi ceux qui étaient déjà en activité des athlètes susceptibles de supporter un travail à dose massive. Et dans le même temps, ils entreprenaient la préparation de la génération suivante.

Ce fut une véritable course au travail. C'était à qui ferait faire le plus à ses athlètes. L'entraînement, devenu quotidien, comme le signale Marcel Hansenne, devint dans bien des cas bi-quotidien. On ne parle pas encore d'utiliser une sorte de « Baby-trot » géant qui permettrait de dormir en courant, ou de courir en dormant, comme on voudra, mais cela viendra.

Haegg et Anderson furent des précurseurs sur le plan de travail, mais, avec le recul, ils semblent avoir été des flâneurs romantiques à côté de Zatopek.

Ils font de l'athlétisme avant tout

Que sont devenus dans tout cela les braves jeunes gens qui s'entraînaient deux fois par semaine ? Ils ont disparu. Balayés par les torrents de sueur coulant de l'échine des champions et des recordmen. Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau d'entraînement de Zatopek, on reste stupéfait. Il a la chance d'avoir un métier dans lequel il n'y a pas mal de morte-saison. On en met un bon coup tous les vingt-cinq ans et entre temps on est tranquille. Mais tout le monde n'est pas militaire ; alors, les autres, que font-ils les autres ?

Difficile à dire...

Whitfield attend la classe. Il l'attendra encore pendant neuf ans, puisqu'il a déjà neuf ans de fait. Dans la journée il s'entraîne, le soir il raye la journée sur le calendrier.

Rhoden et Mac Kenley sont étudiants. Tous les trois mois ils doivent changer d'université, pour moyennes insuffisantes. Ce ne sont pas les universités qui manquent en Amérique. Mais la liste commence à s'épuiser. Ils songent donc très sérieusement à passer professionnels.

Dillard est commerçant par son père. Fuchs travaille depuis près d'un an. Ses performances s'en sont ressenties.

Richards est pasteur.

Gordien est le mari d'une Brésilienne.

Bref, les Américains, qui ont senti le vent, sont infiniment moins sévères pour les étudiants dilettantes, qu'ils l'étaient il y a seulement quatre ans.

De leur côté, les Russes, qui ne sont jamais les derniers pour la propagande, ont vu dans le sport un excellent moyen d'attirer l'attention du monde entier sur leur pays. Ils ont donc mis les bouchées doubles depuis 1945. Actuellement ils en sont encore à utiliser leur vieille garde avec un jeune par-ci par-là, mais au moment où les générations qui ont été mises au travail sportif il y a sept ou huit ans vont arriver à l'âge du rendement, les valeurs établies seront une fois de plus bouleversées.

Une journée bien remplie

Pour eux aussi la carrière professionnelle semble avoir été — comment dirais-je ? — « allégée ». Voici, par exemple, la journée de travail d'un grand coureur soviétique telle qu'il l'a déterminée lui-même par l'intermédiaire d'un interprète parlant un français remarquable :

— Je me lève chaque matin à sept heures. Après avoir fait ma toilette, je trottine un peu sur le stade de l'usine, car je suis logé à l'usine même.

« A huit heures, je prends mon petit déjeuner. Ensuite, l'entraîneur nous réunit pour la théorie, puis, de dix à onze heures, entraînement léger. De onze heures à midi, nous allons aux soins. Nous prenons le repas de midi avec nos camarades de l'usine. A quinze heures, après un repos très court, nous avons l'entraînement sérieux cette fois. En ce qui me concerne, je fais une heure de pelouse pieds nus. Ensuite, pendant une autre heure, je fais ce qui correspond à mon travail du jour. Par exemple, il y a le jour des 200 mètres, le jour des 400 mètres, le jour des 500 mètres, et le jour des 1.000 mètres. Pendant une heure, je ne fais que cela et c'est l'entraîneur qui décide du temps qui doit séparer chaque effort.

« Ensuite, nous allons tous à l'usine travailler comme tout le

(Lire la suite page 7)

Américains et Russes, finalistes des Jeux d'Helsinki, suivent, journellement, un entraînement intensif. Ils ne vivent que pour le basket, ce qui n'est pas le cas, dans la même proportion, pour les Français.

Les basketteurs tricolores n'atteindront jamais le niveau de ceux des démocraties populaires s'ils ne bénéficient des avantages de Mimoun ou d'El Mabrouk

par **Henri CHAPUIS**

ROBERT BUSNEL, manager et entraîneur de l'équipe de France de basket, a affirmé ici même, la semaine dernière : « DANS L'ETAT ACTUEL DE NOS MOYENS, LE TEAM TRICOLORE A ATTEINT SON PLAFOND... »

Il est incontestable, en effet, que nos meilleurs joueurs (qui n'ont rien à apprendre de leurs rivaux tant sur le plan technique que sur le plan tactique) ne pourront rivaliser à armes égales avec ceux des autres nations que lorsqu'ils seront placés dans les mêmes conditions de préparation que leurs adversaires.

Certes, les joueurs français bénéficient de nombreux stages en cours de saison. Mais comme ceux-ci paraissent bien courts comparés à ceux suivis par les basketteurs d'autres pays.

A-t-on pensé, par exemple, que les Bulgares sont entrés en stage dès le 1er mai, que les Argentins furent rassemblés en un camp d'entraînement spécialement aménagé à cet effet dès la Noël 1951, que les Uruguayens, qui suivirent quatre entraînements hebdomadaires durant le mois de janvier, ont été réunis, eux aussi, dès le début de février ?

Par ailleurs, la Hongrie, l'U. R.S.S., la Tchécoslovaquie, le Chili également, ont bénéficié d'une préparation intensive. La Grèce aussi.

Comme on comprend maintenant que toutes les autres nations aient pu tenir le rythme endiablé de huit rencontres épuisantes disputées en huit jours. Elles étaient préparées à une telle épreuve. Leurs joueurs avaient acquis la résistance nécesaire. Car si les nôtres, en vingt jours de préparation, avaient parfait leur forme et leur condition physique (les trois premières rencontres ont prouvé qu'ils étaient au point), ce laps de temps s'avéra beaucoup trop court pour leur permettre de lutter quotidiennement... pendant une semaine.

Si jusque-là la France a toujours été bien placée dans tous les tournois de longue haleine, c'est parce que le cran, l'ardeur et les qualités de ses joueurs lui ont permis de « tenir », mais si, désormais, la France entend briller, il lui faut obligatoirement placer ses représentants dans les mêmes conditions que les étrangers, c'est-à-dire : ou leur donner la posibilité de suivre des stages de longue haleine avant chaque compétition importante (championnats d'Europe ou du monde ou Jeux Olympiques), ou créer à leur intention des postes de moniteur d'Etat (position dans laquelle sont à peu près placés les basketteurs des démocraties populaires), ou tout simplement en venir au professionnalisme, à condition toutefois d'être suivi par les autres nations. Mais cette dernière solution ne paraît pas pour un proche avenir.

La première également semble difficile à concilier avec les modestes emplois de nos internationaux, pour la plupart employés ou salariés. Seuls des « non-travailleurs » pourraient se permettre d'être en stage six mois ou plus dans l'année.

Reste les athlètes d'Etat ! M. Jean Masson, Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, semble assez tenté par la question. Verrons-nous un jour un basketteur jouir des mêmes avantages qu'un Mimoun ou un El Mabrouk ?

SOUVENIRS D'HELSINKI

LE SOURIRE DE L'ENTRAINEUR

Les Jeux terminés, Ken Howard, entraîneur des athlètes américains, est allé revoir, une dernière fois, le terrain d'entraînement. Il peut enfin se détendre et son sourire exprime la satisfaction de l'homme qui a reçu la récompense de ses efforts : les Etats-Unis emportent d'Helsinki 40 médailles d'or, 17 médailles d'argent, 10 médailles de bronze.

PASSIONNÉS, MAIS PRUDENTS

Pendant la semaine des épreuves principales d'athlétisme, le temps se montra très capricieux... un soleil aveuglant succédait à des averses torrentielles. Il était cependant impossible, pour les supporters comme pour le public, de manquer les compétitions. Les Français emportaient leurs imperméables pour la pluie — et des visières pour le soleil.

LE SUPPLICE DE TANTALE

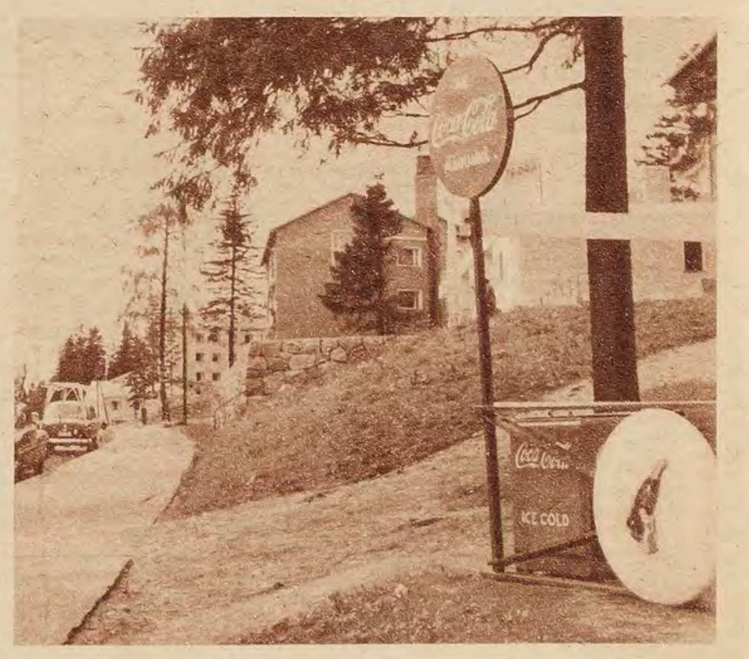
Une des dernières visions de l'une des plus émouvantes épreuves : le prodigieux Zatopek, inlassable machine humaine, gagne le marathon (42 kms) après avoir remporté les 5.000 m. et les 10.000 m. quelques jours auparavant. Notre instantané montre le champion, la bouche ouverte... au moment où il passe devant un stand de Coca-Cola !...

UNE PISCINE COMME LES AUTRES

La piscine olympique, après la grande fièvre des journées où on a vu le triomphe de Boiteux, retrouve son calme. Quelques athlètes encore y viennent pour se livrer aux seules joies de l'eau, délivrés enfin de l'obsession du record. Une piscine ensoleillée, des moments de délassements, un bar Coca-Cola... ce n'est plus qu'une piscine de vacances.

LE « VILLAGE » FRANÇAIS

Un groupe de maisons claires, édifiées spécialement pour les recevoir, avait été réservé aux équipes françaises et belges, en dehors du village olympique. Il suffisait de traverser l'avenue pour se rendre au terrain d'entraînement. Une cuisine modèle avait été aménagée pour les Français... et nombreuses furent les demandes d'invitation pour partager les excellents repas.



Guethary au grand chistera L'Av. Bayonnais au petit gant

BAYONNE. — Tout, dans la grande semaine des sports basques, échappe à la banalité : d'abord la pelote fait partie de la vie quotidienne des Basques, elle en est le jeu ancestral. Aussi, lorsque arrive cette grande semaine, quand, huit jours durant, les meilleurs spécialistes vont se produire à mains nues ou un gant d'osier au bout du bras, sur toutes les places du « pays », c'est une tradition que l'on célèbre ici avec une foi émouvante.

La pelote basque a son histoire, sa belle histoire. Que de fois, au cours de la grande semaine devant le fronton de Guéthary, qui se dresse à côté de la mairie — Herriko Etchea — comme le rappelle l'inscription, ou sur la place pittoresque de Saint-Jean-de-Luz, ou encore au pied du fronton modernisé de Bayonne, j'ai entendu évoquer le souvenir des légendes de la pelote, ces légendes qui s'attachent au fantastique Perkain, demeuré invaincu, ou au champion de plus récente mémoire que fut Chiquito de Cambo!

LE REBOT FAIT DES ADEPTES

La grande semaine a commencé cette année par le rebot, spécialité qui était tombée en désuétude et que la Fédération Française a su remettre partiellement à la mode.

Certes, on se perd un peu — même les critiques — dans la complication des règles. Dans ce jeu, qui s'apparente au tennis, bien des subtilités échappent. Je vous fais grâce des explications relatives à « l'arraya » puisque les techniciens eux-mêmes s'y embrouillent!

Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux équipes finalistes, Saint-Jean-de-Luz et Baïgorry, se disputèrent le titre avec rigueur et passion. Je me suis surpris à sourire en voyant les joueurs invectiver les uns contre les autres, mais j'ai été ramené à la réalité en entendant la voix grave d'un voisin — ce devait être Georges Darhan — laisser tomber ces mots :

— Ça, ce n'est pas la tradition!

En définitive, les cinq Luzéens, Charles et Edmond Henry, Larregain, Reces et Etcheberry l'emportèrent par 13 jeux à 7 sur le quintette de Saint-Etienne-de-Baïgorry. Ce jour-là, le rebot a fait de nouveaux adeptes.

L'EMBARRAS DU CHOIX AU GRAND CHISTERA

Le grand chistera a été deux fois à l'honneur : avec la finale jouée à Saint-Jean-de-Luz d'abord, avec le match de sélection organisé à Guéthary, ensuite.

La première fois, le jeune avant gauche Gallardi avait organisé la victoire de son équipe, celle de Guéthary. Avec le concours de ses camarades Olazaguire et Larchus, il avait battu Salies-de-Béarn (Lansalot, Morllas, Mousseigt) par 60 à 54. La seconde fois, en milieu de semaine, cette même équipe de Guéthary, parée du titre de championne de France, est venue à bout, par 30 à 27, d'une sélection constituée par les deux

De l'un de nos env. spéc. M. de LABORDERIE

Parisiens de l'A.C.B.B., l'avant gauche Perrin, l'arrière Bernard, et par le joueur de Salies, Morlaas.

En un second match de sélection, une équipe comprenant Gallardi — toujours lui — Perrin et Mousseigt de Salies, domina par 30 à 23 une combinaison formée de Lagoardette, un jeune Saliesien de dix-huit ans plein de talent, de Morlaas et de l'arrière de Mauléon, Croharé.

A vrai dire, les sélectionneurs appelés à constituer l'équipe de France qui doit, au début de septembre, participer aux championnats du monde de Saint-Sébastien, doivent être fort embarrassés. Car les Parisiens Perrin et Bernard ont fait sensation, le premier par sa facilité, le second par sa puissance; le jeune Lagoardette offre de belles promesses; Morlaas, Croharé, Mousseigt n'ont pas démérité et l'on en vient à se demander si, finalement, ce ne sera pas l'équipe championne de France elle-même, le souple Gallardi et ses deux camarades Olazaguire et Larchus qui sera désignée. Au moins serait-on sûr de son homogénéité.

UNE FINALE MEMORABLE AU PETIT GANT

La finale au petit gant, jouée à Bayonne, entre la Section Paloise et l'Aviron Bayonnais, n'est pas près d'être oubliée. L'affiche à elle seule avait l'attrait d'une finale de championnat de France de rugby. C'était moins une rencontre interclubs qu'un nouvel épisode de l'assaut que les Béarnais livraient aux Basques dans leur sport traditionnel.

Il s'en est fallu de peu que les Palois ne fassent trébucher leurs rivaux, les trois frères Pierre, Martin et François Unhassobiscaye, qui ne peuvent avec un tel nom renier leur origine purement basque. Car les Palois, grâce surtout à leur avant-gauche Marcade, habile dans ses amorties, avaient pris une avance sérieuse, 13 à 3. Rejoints plus de dix fois à la marque, ils menaient encore peu avant la fin par 42 à 36, puis par 45 à 41. Et c'est au moment où ils avaient le titre national dans leur petit gant que le fraternel trio bayonnais déborda l'arrière Villeneuve pour s'adjuger la victoire par 50 à 46.

Comme la saison précédente, à Oloron, et d'une manière semblable, les Palois avaient été battus sur le poteau. Mais qu'on se dise bien que les Béarnais ne renoncent pas pour autant à détrôner les Basques!

DES JEUNES QUI PROMETTENT

Ces parties fantastiques entre champions de la pelote n'empêchent pas les amateurs — et ils sont légion — de s'intéresser aux progrès des jeunes. On suit avec tout autant d'intérêt ici les parties des cadets et des juniors qui, eux aussi, ont leurs finales de championnat.

A Guéthary, on s'est réjoui de voir les cadets d'Hasparren prendre l'avantage à petit gant sur les cadets de Saint-Palais par 45 à 39. Le tout petit Pontacq, passé en cours de partie de la place d'arrière gauche à celle d'avant gauche, manqua de bien peu de combler le retard de son équipe, 26 à 13, mais avec ses équipiers Loustalot et Berrogain il dut finalement s'incliner par 45 à 39 devant Montgourt, au jeu puissant, et les deux autres joueurs d'Hasparren, Hirigoyen et Driollet.

UNE GRANDE FINALE A MAIN NUE

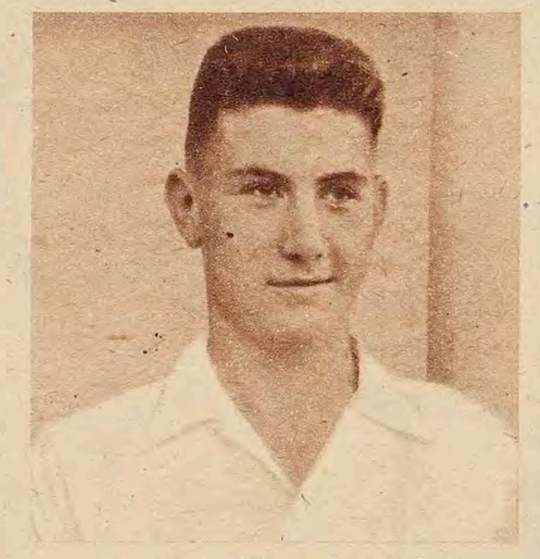
Cette grande semaine de sport basque devait avoir, à Hendaye, un magnifique couronnement.

La finale à main nue (on sait que la pelote à main nue reste au fond la grande spécialité la plus appréciée par les sportifs du pays basque) fut sensationnelle et terriblement disputée.

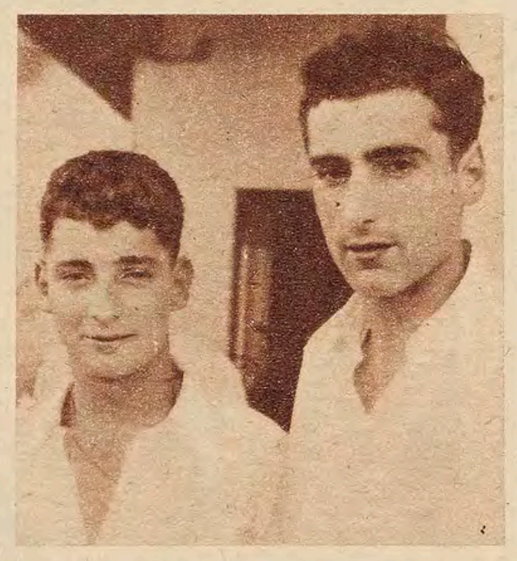
Il fallait voir ces échanges au fronton d'Hendaye, rempli d'une foule attentive, entre les joueurs d'Hendaye, les deux frères Olhasso, et l'équipe parisienne de l'U. S. Métro, constituée par Vicenty et Elcorruaga. On crut que les deux Parisiens — en réalité, l'un et l'autre deux Basques, natifs d'Ascain — allaient s'adjuger la victoire, car ils prirent l'avance de 3 à 0, et allèrent jusqu'à 12 partout. Sur la fin, ils résistèrent aux assauts de leurs rivaux. Vicenty était clairvoyant. Il avait des balles longues et judicieusement placées, mais l'aîné des Olhasso, Jean, qui jouait arrière, ramenait toutes les pelotes, si bien que l'équipe parisienne fut distancée : 17 à 23, puis 20 à 25.

Sur la fin, Elcorruaga commit des erreurs, et la victoire devait revenir en définitive aux deux frères Jean et Désiré Olhasso par 30 à 22.

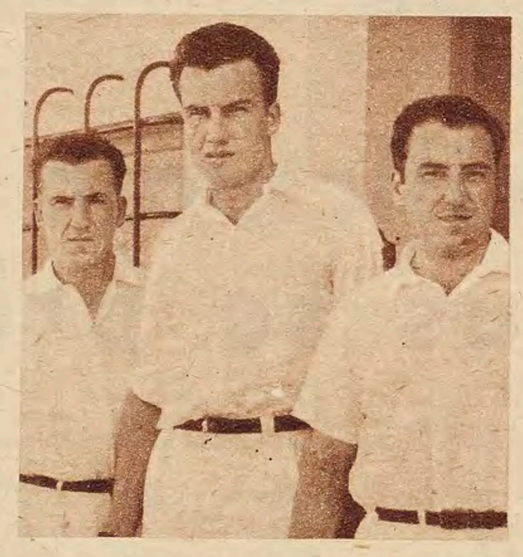
Les deux frères Olhasso sont donc champions de France et ont toutes les chances de représenter la France aux championnats du monde à Saint-Sébastien.



Montgourt, d'Hasparren, est 3 fois champion de France : comme junior au rebot et petit gant, comme cadet au petit gant.

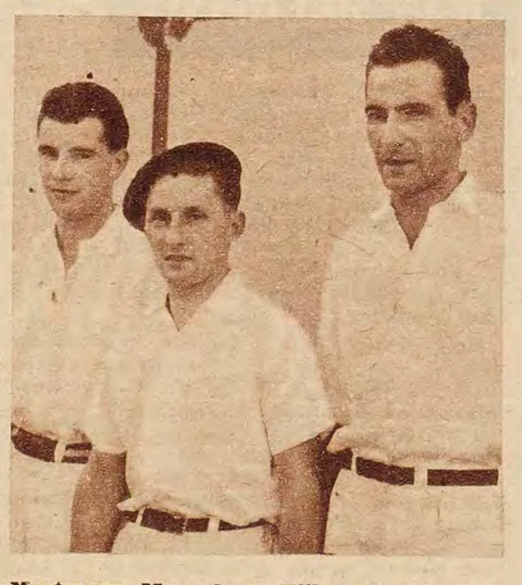


P. et J. Bareits, de St-Jean-de-Luz, ont nettement battu Bègles (60-21) au cours de la Grande Semaine des Sports Basques.

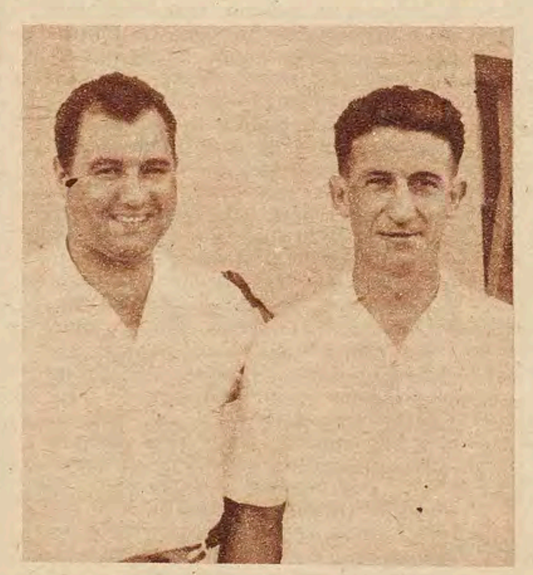


Un beau trio fraternel, les Unhassobiscaye, compose l'équipe senior de Bayonne, et l'emporta sur la Sect. Paloise au petit gant.

Hirrigoyen, Montgourt, Driollet (g. à dr.) forment l'équipe de Noïzbat d'Hasparren, et ont remporté le match de yoko-garbi.



Mastrassy, Marcade et Villeneuve (de g. à dr.) forment l'équipe senior de Pau et se sont montrés redoutables au petit gant.



Sasco (à g.) et Lacouture, de Bègles, après avoir éliminé Hendaye et l'U.S.M. à grosse pala, ont été battus par les frères Bareits.

L'ARTICLE DE ROGER DEBAYE (Suite de la page 5)

— A quelle heure finissez-vous le travail à l'usine ?
— A dix-huit heures trente.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire de longs commentaires sur la quantité de travail que le garçon peut fournir au bout de sa semaine, mais le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il ne risque pas d'attraper une hernie...

Ainsi donc, de quelque côté que l'on se tourne, c'est le même refrain dans le même décor ; l'entraînement sportif a éliminé le travail professionnel. Chez nous, à quelques exceptions près, de brillantes exceptions d'ailleurs, nos athlètes gagnent encore leur vie par leur travail. Les résultats sont là pour le prouver, hélas !... Les seuls qui se distinguent disposent de loisirs nombreux et variés qui s'étendent de la situation de militaires de carrière à celle de fils d'industriels ayant, eux, travaillé dur.

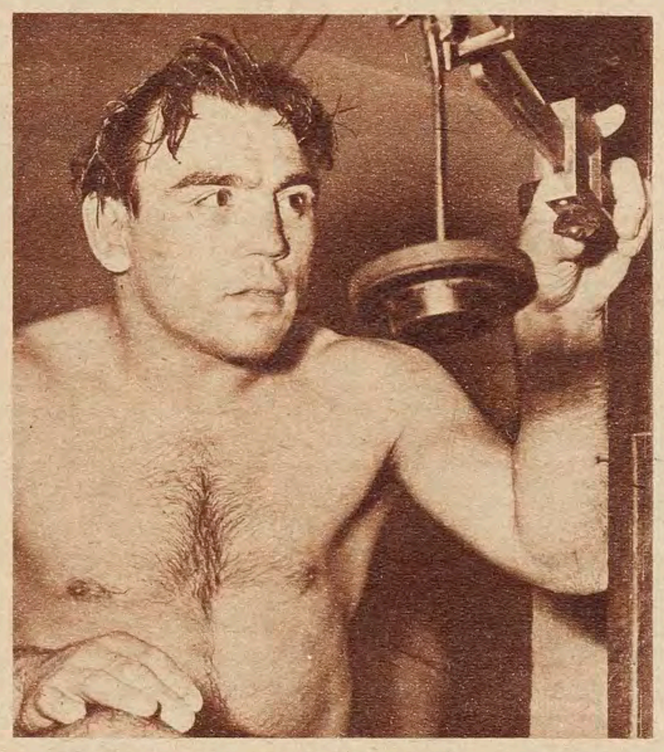
Au risque de paraître paradoxal, je ne range pas les moniteurs et les professeurs d'éducation physique parmi les favorisés. Rien n'est plus déprimant que de consacrer toutes ses heures à enseigner une activité physique et d'aller ensuite s'entraîner, soi-même, dans la même activité. Les rythmes sont différents, et, ce qui est infiniment plus grave, il y a une sorte de saturation qui s'installe et qui finit par annihiler les meilleures volontés de bien faire.

Il est question, paraît-il, de réformes. Les programmes scolaires vont comporter la pratique de l'athlétisme dans le cycle primaire. Bravo ! Voilà une excellente chose. Malheureusement elle arrivera bien tard. Car ou moment précis où, grâce à cette réforme, nous allons passer d'un seul coup du lance-pierre à l'arquebuse en franchissant d'un coup d'aile la période de l'arbalète... voilà que tout le monde est passé de l'arquebuse à la bombe atomique.

Un « cinq » junior qui sait faire claquer la balle de peau de chien sur le fronton. L'équipe Noizbaït, d'Hasparren : De g. à dr : Argaïnart, Montgourt, Lecumberri; accr. : Courtelarre et Driollet.

L'équipe de Saint-Jean--de-Luz vainqueur de Baïgorry. De g. à dr., en haut : Larregain, Etcheberry, Edmond Henry. Accr., de g. à dr. : Charles Henry et Reces, a montré qu'elle était en forme.

Villemain est heureux quand vient l'heure de se mettre à table. Son sourire sait fléchir la volonté de sa femme.



Le poids, c'est l'ennemi. Robert considère anxieusement la bascule qui lui prouve que son appétit est nuisible.

Robert Villemain aspire à ne plus se priver...

ENCORE une campagne américaine qui a pris fin. Celle-ci aura été pour Robert Villemain la plus longue, presque dix mois sans revenir en France, car il désirait qu'elle fût fructueuse, et elle combla ses espérances. Notre plus cher désir, à l'un comme à l'autre, était que Robert disputât soit le titre mondial des moyens à Robinson, soit celui des mi-lourds à Joë Maxim. Le championnat conclu entre Robinson et Maxim nous retira toutes chances de disputer l'un de ces deux titres.

A présent, Robinson est au repos sur ordre de son médecin, le docteur Niardello, et il est presque certain que Maxim mettra son titre en jeu, à Londres, contre Randolph Turpin, et à Détroit devant La Motta. Jack Kearns, le manager de Joë, traite là où il sait trouver les plus importantes bourses... et je ne le blâme pas !

En tout cas, sauf pour un championnat du monde, Robert ne retournera plus combattre aux Etats-Unis. Il n'y a pas atteint son but sportif, mais il a amassé suffisamment d'argent pour envisager l'avenir avec optimisme. Il aime le public américain, car celui-ci lui a toujours manifesté sa sympathie sincère et son enthousiasme. Il garde, par contre — et moi aussi, — un souvenir beaucoup moins bon de certains juges et dirigeants de la boxe aux Etats-Unis.

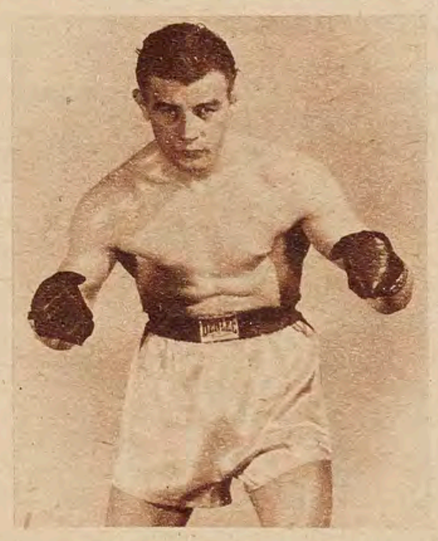
J'affirme que jamais Robert n'a connu une condition aussi étincelante que lors de son dernier combat, disputé le 12 juillet à San Francisco contre l'idole locale Carl « Bobo » Olson. Il pesait 74 kg. 500, son bon poids de combat. Après dix reprises menées à un train d'enfer, mon poulain méritait la victoire, mais un seul juge, sur trois, la lui accorda, les deux autres démontrant leur chauvinisme en donnant la décision à « leur » champion. Le public, si sportif ainsi que je me plais à le reconnaître, hua le verdict et les promoters m'offriront immédiatement le match-revanche à disputer dans les trois semaines avec une bourse presque doublée! Mais Robert était écœuré et il a préféré rentrer en France. Quant à Carl « Bobo » Olson, il est, à mon avis, le meilleur poids moyen et sera champion du monde avant un an.

On a beaucoup monté en épingle, en France, les blessures de

Par
JEAN BRETONNEL

Robert. Que je rassure ici ses supporters : elle sont superficielles et ne présentent aucune gravité. Dans un mois, elles seront complètement oubliées. Il fut sérieusement blessé à la pommette dans son combat contre Joey de John, mais un chirurgien new-yorkais l'a miraculeusement recousu et cette formidable plaie est aujourd'hui invisible.

Non, croyez-moi, Robert n'a jamais été dans une condition aussi merveilleuse. A 28 ans, sa puissance est à son maximum et son remarquable système de défense lui laisse des réflexes et un coup d'œil absolument intacts. Mais je vais vous faire un aveu : Robert sera prochainement vaincu par sa grande ennemie, la bascule. Robert devra abandonner la boxe non pas par baisse de forme, blessures ou en raison d'adversaires trop redoutables. Les kilos s'installent entre chair et muscles dès qu'il arrête régime et entraînement. Robert est une force de la nature. Il a constamment faim et soif et dès qu'il se laisse aller à ses instincts — bien trop souvent, hélas ! — son poids est celui d'un bon poids lourd.



Voici P. Langlois « made in U.S.A. ». Regard farouche, garde très ouverte.

Après treize années de boxe entièrement sous ma direction, Robert aspire à ne plus se priver. Il en a maintenant les moyens. Mais qu'on lui offre, à Paris, un Turpin, un La Motta, un Joë Maxim, et il sera prêt à reprendre ses affaires d'entraînement pour prouver à tous qu'il est actuellement le meilleur mi-lourd du monde.

Parlons un peu de mes trois autres protégés « américains ».

Pierre Langlois, par la force des poings, a montré que sa défaite devant Johnny Bratton n'était qu'un accident. Il s'est fait un nom, une réputation, à New-York, et si son dernier combat devant Joë Micelli, le meilleur crochet gauche du monde, s'est soldé par une défaite, cette décision fut tellement ridicule et antisportive que, du point de vue propagande, elle n'a pu que le servir favorablement.

Le désir très ferme de Langlois est de retourner aux Etats-Unis. Si son professeur Roland Frilay est d'accord, Langlois a une carrière magnifique devant lui aux Etats-Unis. Son camarade Serge Ceustermans, par son adresse et son habileté, a su faire aussi son petit bonhomme de chemin et il est rentré en Normandie avec les honneurs de la guerre.

Enfin, mon jeune mi-lourd Raymond Dieu, parti comme novice pour accompagner son beau-frère Robert Villemain, revient avec tout ce qu'il faut dans les poings pour s'expliquer avec Hairabedian pour le titre de champion de France.

Voilà le bilan de cette dernière campagne américaine. Maintenant, je reprends en mains ma salle du Faubourg Saint-Denis avec tous mes jeunes éléments, parmi lesquels je suis certain de sortir avant longtemps une nouvelle étoile.

...mais il est actuellement, j'en suis sûr, le meilleur mi-lourd du monde

EXCLUSIF

En 1949,

JEAN BOITEUX, 19 ans, champion olympique. Une belle carte de visite et un grand succès pour le sport français. Ce garçon, qui semble avoir poussé trop vite, a eu l'honneur de faire monter le drapeau tricolore au mât de la piscine d'Helsinki. En un an, il a travaillé avec ferveur pour réaliser son rêve et, à son retour glorieux, « But et Club-Le Miroir des Sports » lui a demandé de conter pour ses lecteurs les péripéties de son extraordinaire odyssée. Avec lui, avec son entraîneur Alban Minville, vous allez suivre un beau chemin.

UNE CARRIÈRE PARMI TANT D'AUTRES :

Texte de J.-B. GROSBORNE

1 **Le 30 décembre 1898 naissait, à Gimont (Gers), Alban Minville, Gascon d'origine, mais qui devint, dès l'âge de sept ans, toulousain pour le restant de ses jours. Le jeune Alban, qui avait le goût de l'eau, apprit, de lui-même, à nager vers dix ans avec tous les défauts que peut donner une absence de directives. Mobilisé en 1917 dans la marine, sur un voilier, il fit deux fois le tour du monde, et, dans les grands ports des mers chaudes, il regarda évoluer des crawleurs. Il essaya de les imiter, de s'initier à leur style, et en tira profit dès son retour à Toulouse. Plusieurs fois champion des Pyrénées de water-polo et de sauvetage, il était toujours barré, en natation, par son meilleur ami, Boiteux. Mais sa vocation était la pédagogie. Il devait y déployer de magnifiques qualités.**

3 **Jany devint, en 45-46-47, le « grand Jany », champion d'Europe et recordman du monde, et, déjà, Minville se prit à songer à l'avenir : dès 1948, il nous montrait un jeune garçon dégingandé : « Celui-ci battra les records de Jany. » C'était Jean Boiteux, notre récent champion olympique. Minville cependant avait d'autres soucis, de ceux dont on ne parle pas : la piscine prenait trop de temps sur son travail, et c'était tout juste s'il pouvait se reposer un peu de la tension nerveuse que s'impose un entraîneur, en allant à la chasse et à la pêche en septembre. En 1949, il créa une fabrique de slips de natation, les « slips Minville », maintenant réputés, qu'il vend aux détaillants. Il apprit le crawl à sa fille Francine, qui possède déjà, à sept ans, son brevet du 50 mètres crawl !**

BORDEAUX, TOULOUSE, HELSINKI MON BEAU CHEMIN OLYMPIQUE

Un récit inédit de Jean BOITEUX

Henri Padou avait dit à mon père :

"Ton fils sera champion olympique"

TU verras, ton gosse sera champion olympique...

J'entends encore le rire qui secoua mon père à la suite de cette prophétie de son ami Henri Padou.

— Champion olympique ! Tu n'y penses pas, Henri...

— Mais pourquoi pas, mon vieux ?

Cela se passait en 1949, c'est-à-dire il n'y a pas si longtemps. En vacances sur la Côte d'Azur, le grand nageur tourquenois nous avait rendu visite, chez nous, à La Ciotat, et en avait profité pour évoquer des souvenirs de jeunesse avec papa, son ancien équipier dans le 4 × 200 national. Vingt-cinq ans auparavant, Henri Padou était le meilleur sprinter français, le Jany de l'époque, et c'était mon père qui lui passait le relais. Les deux amis se retrouvaient toujours avec plaisir et, moi, j'écoutais leur conversation avec une attention soutenue. Les entendre, tous deux, parler de natation me comblait d'aise. Les temps, les chiffres, les exploits, prenaient alors un relief exceptionnel dans leur bouche et j'avais la sensation de mieux comprendre, d'un seul coup, tout ce qui en faisait la beauté.

Je me souviens que le grand homme aux cheveux d'argent m'avait caressé la tête, puis avait dit :

— Il va s'améliorer, ce garçon, et nous en reparlerons dans trois ans...

Mon Dieu, je me demande à présent si l'œil exercé d'Henri Padou n'avait pas décelé en moi « l'étoffe » olympique. Prescience ? Peut-être. En tout cas, c'était la première fois qu'on parlait de moi en ces termes et le fait que ce fût le prestigieux Padou qui portât ce jugement m'émerveillait.

Pensez donc ! Je n'avais que seize ans et voilà qu'on me prédisait une destinée de champion. C'était bien agréable.

Déjà, l'année précédente, mes parents, qui avaient assisté aux Jeux Olympiques de Londres, avaient cru devoir me dire, à leur retour :

— En 1952, nous irons te voir défendre les couleurs françaises dans le relais...

Pour eux, cela ne faisait aucun doute. Je devais, en quatre ans, mériter ma sélection. C'était encore un objectif lointain et je n'y avais pas attaché plus d'importance, mais, à partir de cet instant, je me pris à m'entraîner avec plus d'ardeur sans savoir trop pour quelle raison. Je ne pensais pas aux Jeux, c'était bien confus dans ma tête. Pour moi, comme pour mes parents, une chose comptait : nager. C'était toute notre vie. Mes temps étaient bons, sans plus, mais je progressais insensiblement.

S'entraîner, d'abord, les succès viennent ensuite. C'est le côté le plus ingrat du sport, mais quand on a vécu, comme moi, dès sa plus tendre enfance, dans l'eau des bassins, cela devient un plaisir, une fonction naturelle, une gymnastique quotidienne nécessaire à l'organisme. Un jour sans eau est un jour sans soleil.

JE DOIS BEAUCOUP A MON « ANGE GARDIEN »

C'est à peu près à cette époque que mon père eut l'idée de me confier à son vieil ami Alban Minville, l'entraîneur toulousain réputé. Mon premier contact avec cet homme affable, qui ne s'embarrasse pas de phrases, fut enthousiasmant. Sous sa direction, j'allais accomplir d'immenses progrès, grâce à ses conseils judicieux, à ses leçons patientes.

Je garde un profond et durable souvenir de ce que je considère comme mes vrais débuts. Je l'ignorais alors, mais ces premiers pas allaient me conduire, en quelques mois, vers les titres et les records. Avec le recul du temps, j'y pense et cela m'est doux à considérer. Brave papa Minville ! Je ne pouvais mieux le récompenser.

Des longueurs de bassin, toujours des longueurs de bassin. Il n'était pas question d'autre chose. Du style, encore du style. Il faut se soumettre à ces exigences, mais j'étais un sujet docile, appliqué, et que n'aurais-je pas fait pour contenter mon entraîneur ?

M. Minville ne s'emballait pas. Il n'a pas pour habitude de s'extasier. Il en a tant vu dans sa carrière que rien ne l'étonne.

Quand je sortais de l'eau, il était toujours là, chrono en main, sur le bord du bassin et, mâchonnant son éternelle cigarette, il me disait :

— C'est bien, petit Jean... ou... ton attaque de bras n'est pas bonne...

Pas de discours grandiloquents. Rien que des mots simples, compréhensibles pour un garçon de mon âge. Il corrigeait mes erreurs et, au fond de ses yeux malicieux, je voyais briller parfois une lueur de satisfaction quand j'avais progressé.

Deux ans de travail, deux ans d'efforts sans ralentissement. Je nageais avec une joie sauvage. Mon entraîneur et moi ne pensions pas au titre olympique. C'eût été folie, alors que, de par le monde, des athlètes faits m'étaient supérieurs. Mais nous y venions, lentement, sûrement.

NOUS SONGEONS AUX JEUX

Nous avons commencé à en parler lors des championnats de France 1951, à Bordeaux. Samedi 28 juillet, c'était mon jour, mais j'avais tout fait, à l'entraînement, pour qu'il en soit ainsi. N'importe, quand je me suis trouvé au départ du 200 mètres aux côtés de Jany, tout auréolé de ses records passés, j'eus un petit pincement au cœur. Alex représentait quelque chose pour moi. C'était le champion. Cette réunion nocturne se déroulait dans une ambiance reposante. Dans l'après-midi, une chaleur torride nous avait assommés et ma première pensée fut de me dire qu'il allait faire bon prendre un bain. Le coup de pistolet claqua dans un recueillement qui soulignait l'importance de l'enjeu. Deux minutes et dix secondes 5/10 plus tard, j'étais champion de France ! J'avais réussi à vaincre l'idole. J'avais attaqué aux 150 mètres, simplement, et j'étais parti. Derrière, Jany n'avait conservé l'avantage sur Bernardo que d'une main, en 2'12"1/10.

Il y eut ensuite le 400 mètres que je gagnai aussi nettement en 4'41"2/10 sur Bernardo et Jany. Ce temps sidéra tous les spectateurs, mais pas Alban Minville qui savait bien que j'étais capable de le réaliser. Le grand Alex était déçu et sa tristesse m'empêchait d'épancher ma joie. Je me fis un devoir de le consoler

(LIRE LA SUITE AU VERSO)

ALBAN MINVILLE

Dessins de Paul ORDNER

2 Dès 1930, il prit en mains les jeunes éléments des Dauphins du T.O.E.C., et il lui fallut de la persévérance pour imposer des conceptions qui, à l'époque, étaient révolutionnaires. Ses premiers succès datent de 38-39, avec Desbonnet, Lebras et, surtout, Christian Talli qui, si la guerre n'était survenue, aurait été brillant aux Jeux de 1940. Après l'armistice, Minville reprit sa place au T.O.E.C. et continua à sortir des champions, délaissant parfois son métier de représentant pour la piscine. Nakache était alors à Toulouse et « l'homme à la cigarette » le transforma au point d'en faire un recordman du monde (juin 1941). Ensuite, il entraîna Alex Jany, encore gamin, et dont les premiers battements de pieds passèrent inaperçus à la Libération, mais qui allait vite atteindre la célébrité.

4 Les efforts d'Alban Minville devaient porter leurs fruits. C'est en majeure partie grâce à l'émulation qu'il sut créer par son rayonnement auprès des autres entraîneurs que reposent les magnifiques succès français à Helsinki où, avec 4 médailles d'or et 10 places en finales, la France s'est classée mieux qu'elle ne le fit jamais dans aucune Olympiade. Amenant Jo Bernardo en finale du 1.500 m., notre 4 × 200 à la troisième place derrière les U.S.A. et le Japon, Minville vécut à Helsinki les plus intenses minutes de sa carrière et reçut la plus belle récompense que puisse rêver un entraîneur. La Légion d'honneur qui vient de lui être promise par M. Jean Masson, Secrétaire d'Etat aux Sports, récompensera une magnifique carrière, loin d'être terminée, on peut le croire.

JE N'AI PAS DE SECRET...

par ALBAN MINVILLE

1 Un garçon de 10 à 12 ans doit nager 1.500 mètres par jour

NON, il n'y a pas de secret dans mes méthodes d'entraînement, aussi est-ce avec plaisir que je confie aux lecteurs de *But et Club-Le Miroir des Sports* les principes généraux de celles qui m'ont permis d'arriver à sortir, depuis vingt ans, plusieurs champions de valeur internationale.

Je dis bien « des » méthodes, car il n'y en a pas une seule, rigide; il faut surtout savoir, observer, adapter et évoluer.

Ainsi mon livre *Champions de natation, pourquoi pas?* s'il est toujours valable pour l'essentiel se trouve déjà périmé à mon sens dans certaines conceptions de détail.

Je prétends qu'il existe en France nombre de sujets qui pourraient théoriquement faire de grands champions.

Il lui faut quelques qualités physiques et, celles-là, l'œil de maquignon de l'entraîneur les décèle vite en puissance chez le gamin qui se présente à lui.

Il lui faut aussi d'autres qualités, et c'est pourquoi j'ai écrit tout à l'heure THEORIQUEMENT.

Il lui faut de la volonté, de l'esprit de suite et du sérieux; ces qualités je dirais presque que c'est l'entraîneur qui en est responsable, car son emprise doit être suffisante pour les faire germer dès le plus jeune âge chez son sujet.

Il lui faut aussi des possibilités matérielles de s'entraîner, temps libre, frais que cela représente, bonne alimentation, toutes choses qui dépendent de son milieu familial.

Ceci étant, vous prenez un sujet d'une dizaine d'années et la première chose à faire est de le mettre à la distance supérieure.

Allongez, allongez la distance à parcourir, à son train, suivant ses moyens. Il doit arriver très vite à courir au moins 1.500 mètres d'une traite en souplesse.

Par la distance, le style se forme de lui-même, il suffit d'en diriger l'évolution par de grands principes généraux adaptés au sujet (attaque de la main, respiration ample, etc.). Pas de standardisation à priori, ce serait une grave erreur, chaque sujet forme son style dans le cadre des principes de base.

Il ne faut pas chercher à amener un minime ou même un cadet à la performance, les distances de 25 ou 50 mètres sont trop courtes; orienter le travail sur la réalisation des performances sur ces distances forme des nageurs contractés, dont on noue impitoyablement les possibilités d'avenir.

D'ailleurs, l'homme n'étant pas dans son élément naturel dans l'eau doit, pour être aussi à l'aise que possible, y passer quelques heures tous les jours.

Première étape donc : distances très longues en souplesse, et correction, plus exactement orientation, du style.

LA SEMAINE PROCHAINE :

Le problème de la spécialisation

TROP LOURDE DÉFAITE DU JAPON AUX TOURELLES, OU BOITEUX, JANY ET BOZON ONT ÉTÉ TRÈS BRILLANTS

LA France a battu le Japon par 41 points à 29 : tel est le résultat brutal des deux journées où le public parisien a applaudi nos compatriotes au Stade nautique des Tourelles, trop petit pour une telle rencontre.

L'écart des points ne marque pas exactement la différence entre la France et le Japon. Il est certain que les sprinters japonais, tout au moins le second des Jeux Suzuki, valent mieux que leur temps de samedi ; par contre, Lusien était très près de ses rivaux des Jeux.

On peut dire que la France, grâce à Boiteux et Bozon, s'est hissée sur le plan international au niveau du pays du Soleil Levant.

Mais nous avons encore beaucoup à travailler, car le réservoir de nageurs de grande classe (au Japon comme aux U.S.A.) est énorme et, chez nous, la défaillance d'une ou deux individualités peut bouleverser l'échelle des valeurs.

Jean Boiteux a soulevé un tonnerre d'applaudissements bien mérités pour l'intelligence de sa course sur 800 mètres devant Hashizume, sa supériorité indiscutable sur 400 mètres, et sa magnifique remontée au relais 4 × 200 m.

Alex Jany, lui aussi, eut sa part de gloire, attaquant rageusement aux 75 mètres du 100 mètres pour emporter une belle mais inespérée victoire, puis en remontant Goto au cours du relais 4 × 200 mètres.

Bozon facile vainqueur, Dumesnil excellent second de Lusien, Bernardo, Zins, Mady Moreau, Nicole Pelissard, Mulinghausen, Gossen, justifièrent brillamment leur sélection olympique.

Si un classement dames avait eu lieu, nos nageuses eussent également triomphé et sans Josette Arène, souffrante, gagnèrent leur match France-Japon, et plus nettement encore que leurs camarades masculins. Elles n'accordèrent, en effet, aucune victoire à leurs adversaires. Malheureusement, les temps, sauf celui de Ginette Jany, ne sont pas de très grande classe internationale.

Les Japonais sont fatigués, c'est certain, plus que les nôtres qui ont retrouvé leur cuisine, leurs habitudes, tandis que les Nippons se promènent de ville en ville et sont arrivés juste avant les épreuves.

M. Boiteux père a donné la conclusion de cette journée lorsqu'il a dit à l'accompagnateur japonais :

— Le résultat est dur pour vous. Vous valez mieux que les 29 points que vous totalisez.

J.-B. GROSBORNE.

• **BOITEUX ET BERNARDO**, magnifique science de la course pour régler l'un Hashizume, l'autre Kitamura sur 800 m.

• **BOITEUX**, démonstration de son énorme supériorité : il attaqua au départ, étouffa Tanaka et ne fut plus inquiété.

• **JANY** créa la première surprise en enlevant le 100 m. du Grand Prix de Paris dans lequel il est invaincu depuis sept ans.

• **LUSIEN**, seconde surprise. Le 7e des J. O. a enlevé le 200 m. brasse en battant ses trois vainqueurs de la finale d'Helsinki, classés 4e, 5e et 6e.

• **DUMESNIL**, troisième surprise, a confirmé qu'il est le meilleur orthodoxe du monde en finissant second derrière Lusien et devant les trois finalistes japonais.

• **TEMPS DES RELAIS** : Boiteux, 2' 9" 1/10; Tanigawa, 2' 9" 7/10; Jany, 2' 9" 9/10; Suzuki, 2' 11" 4/10; Eminente, 2' 13" 8/10. etc...

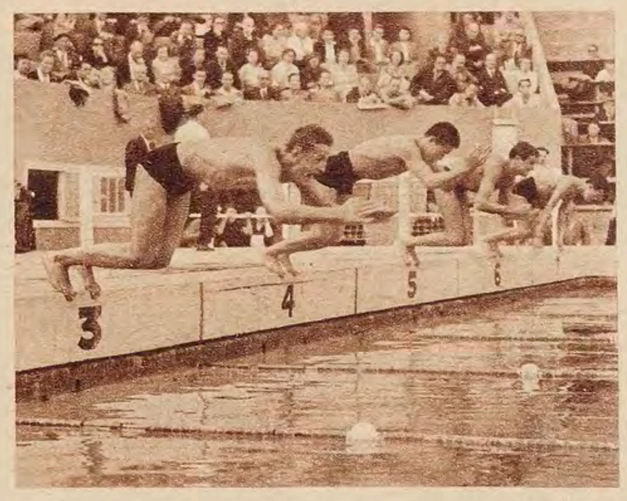
• **GOOSSEN ET MULINGHAUSEN** se plaignirent d'avoir été « volés » par les juges — jamais ils n'ont eu un 6 à Helsinki. Ils n'ont jamais valu moins de 7 aux Tourelles, samedi et dimanche.

• **GINETTE JANY** fut la meilleure nageuse du bassin tant sur 100 m. que 400 m. (5' 27").

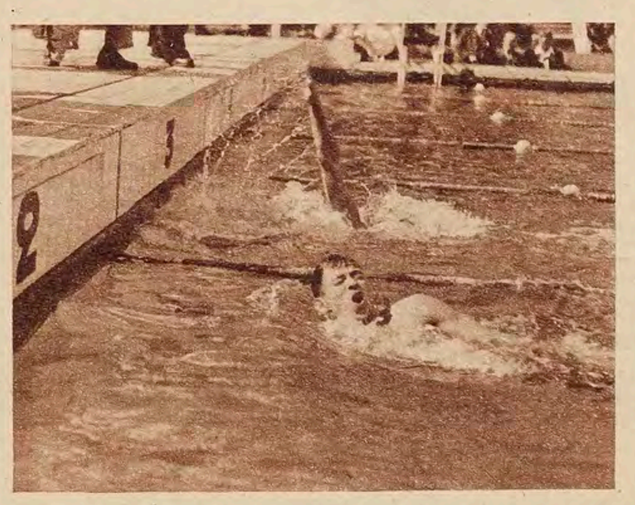
• « **L'APPLAUDIMETRE** » a atteint un niveau olympique au cours du relais 4 × 200 m. dans lequel la France dut s'avouer battue par 2/10 de seconde seulement, seule victoire concédée aux Japonais.

Avant le match qui devait opposer la France au Japon, au stade nautique de Dumesnil, Bernardo, Boiteux, Mady Moreau, Odile Vouaux, Gaby Tanguy, G

LA VICTOIRE DE BOITEUX SUR 800

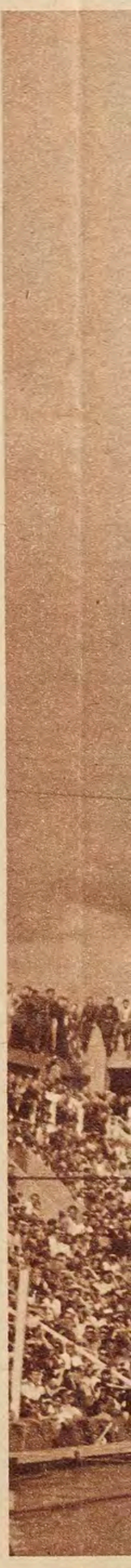


Le départ du 800 m. que gagnera Boiteux (ligne 3). Kitamura (ligne 4) finira 4e, Bernardo (ligne 5), 3e.



Aux 600 m., Boiteux vient d'attaquer et vire tandis qu'Hashizume, qui finira 2e, aborde à peine le virage.

Après le virage des 700 m., Boiteux est nettement détaché devant Hashizume qui ne pourra le remonter.



Sous un ciel exhibition d

LES SOUVENIRS DE JEAN BOITEUX (suite de la page 9)

et mon entraîneur, qui avait été à son service pendant de longues années, lui parla affectueusement :

— Non, tu n'es pas fini, lui répétait-il. Sur 100 mètres, tu restes le meilleur et le record du monde est toujours à ta portée pour peu que tu le veuilles...

D'ailleurs, Alban Minville prouva son grand cœur en mettant immédiatement en chantier un projet auquel il tenait de longue date. Il nous réunit, Jany, Bernardo, Blioch et moi, pour nous dire :

— Tous les quatre, vous battrez le record du monde du relais olympique de 7 à 8 secondes. Il faut faire une tentative cette semaine...

L'offre était séduisante et, sur notre forme, nous avions évidemment intérêt à nous ranger aux vues de M. Minville.

Jany était perplexe, mais mon entraîneur le décida :

— Tu n'as plus un record du monde, lui affirma-t-il, c'est une excellente occasion d'en retrouver un...

Et à Blioch :

— Quels que soient tes engagements, n'hésite pas, arrange-toi pour être là. Tu ne dois pas rater cette chance...

Brave papa Minville, il nous persuada si bien que la tentative eut lieu le jeudi suivant, dans le bassin de 25 mètres, sans carrelage, du Cercle des Nageurs de Marseille, profond partout et rempli de l'eau de la Méditerranée.

Ce soir-là, à Bordeaux, M. Minville me prit par les épaules et me dit :

— Petit, je suis content. Tu as nagé dans un temps mondial, celui du vainqueur des Jeux Olpmpiques de 1948. N'oublie pas que l'année prochaine, à Helsinki, tu as ta chance. Nous allons dès maintenant travailler en conséquence.

C'était la première fois que M. Minville me parlait des Jeux et je compris de suite ce qu'il attendait de moi.

Dans ce championnat, j'avais nagé contre la montre et mon temps excellent était un gage sur l'avenir. Je valais dix secondes de moins que l'année précédente, et tous les espoirs m'étaient permis.

Le record du 4 × 200, qui appartenait aux Japonais, fut pulvérisé de 7 secondes 6/10. Pour ma part, nageant le troisième relais, j'avais été crédité de 2'6"5/10 et j'avais réalisé le meilleur temps des quatre. Les prévisions de M. Minville s'étaient révélées exactes.

JE NE PREPARE PAS LE 400

1952 allait donc être mon année olympique. Tous nos regards, tous nos efforts, allaient tendre vers ce but et, dès le 1er janvier, l'entraînement sérieux commença. Je suivais mes cours à l'Ecole Commerciale de Toulouse et je prenais sur mes temps de repas l'heure et demie indispensable à ma préparation. Le directeur de l'Ecole, M. Pradès, homme sympathique et unanimement apprécié par ses élèves, facilitait grandement ma tâche en m'accordant des permissions de sortie. Il bavardait souvent avec moi et se tenait au courant de mon entraînement.

Chaque jour, entre 12 heures et 13 h. 30, je suivais la progression fixée par mon entraîneur. Quand j'en avais terminé, j'avalais un léger repas, puis j'enfourchais mon cyclomoteur pour rejoindre l'école distante de deux kilomètres. Je fonçais comme un fou sur cet engin que mon père m'avait offert pour mon record d'Europe du 400 mètres. Il ne m'est, fort heureusement, jamais arrivé le moindre accident.

Trois fois par semaine, le soir, lundi, mercredi et vendredi, je retournais à la piscine. Je faisais un petit « 7 à 8 » de détente, en souplesse, puis je rentrais me coucher. Mes compagnons de dortoir — à vous charmants Plantade et Artières qui m'entouriez de votre chaude amitié — me faisaient alors oublier les rigueurs de ma préparation systématique. Ils blaguaient pour me dérider et nous chahutions comme de vrais collégiens. Celui qui a connu la vie de pension sait ce que sont les farces rituelles qui ont cours dans ces établissements. Point n'est besoin de les rappeler, par conséquent. Mais, avec mes camarades, j'avais aussi des conversations très sérieuses. Ils s'intéressaient tous à ce que je faisais, m'encourageaient et venaient me voir nager très souvent à la piscine. Ils entretenaient ma bonne humeur, constamment, et c'est sans doute pour cette raison que je n'ai jamais été morose durant cette longue période. J'ai une grande et tendre pensée pour eux.

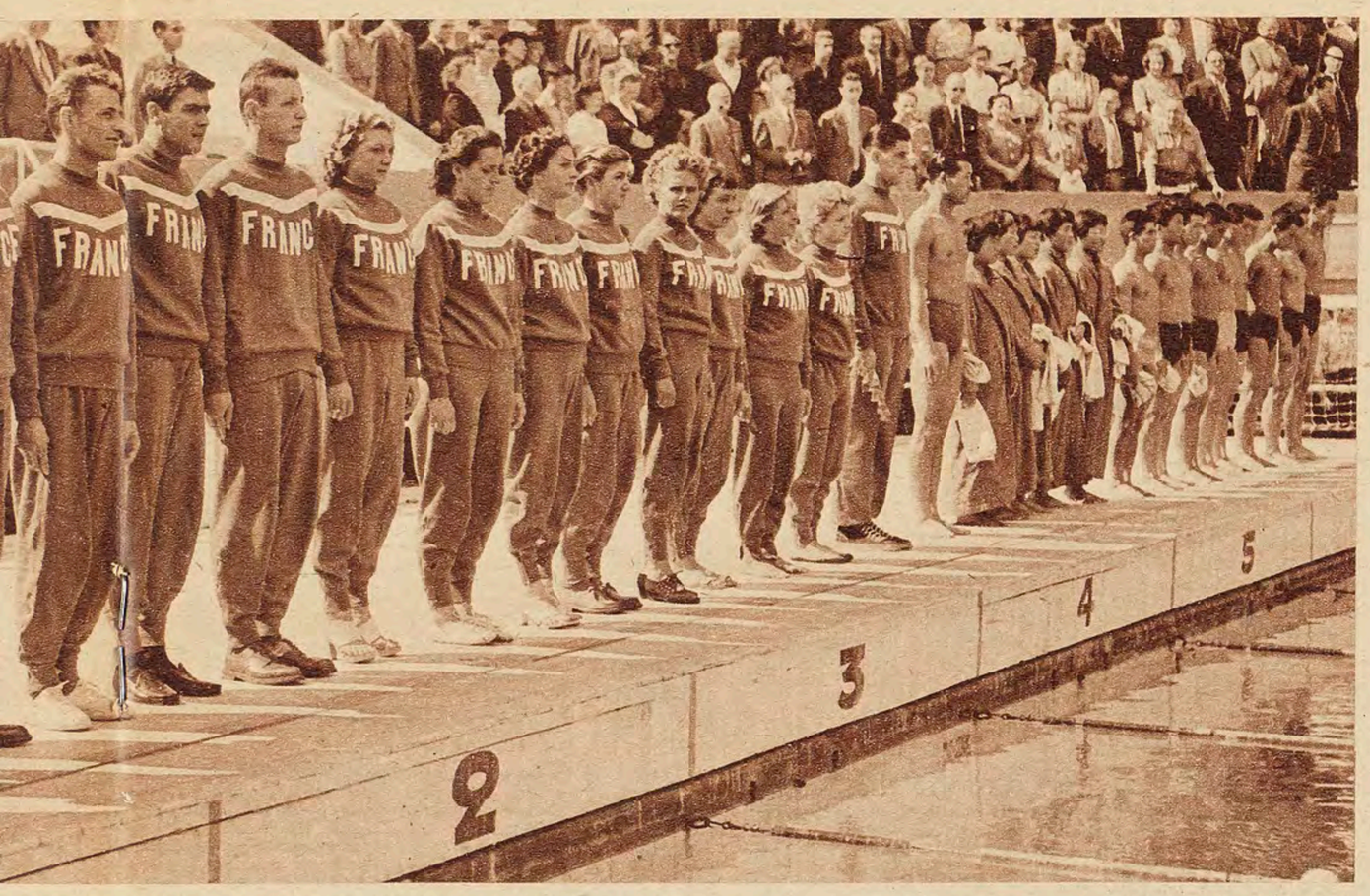
Parallèlement, M. Minville tenait une comptabilité des temps de mes futurs adversaires et me les mettait sous les yeux. Il est préférable d'être prévenu. Je savais que les Américains Konno, Moore, le Japonais Furuhashi, le Suédois Ostrand, l'Australien Duncan, l'Anglais Wardrop se préparaient avec la même intensité que moi. Je n'ignorais ainsi rien de leurs faits et gestes et j'avais fait de Moore, qui avait nagé le 400 en 4'36", mon rival le plus dangereux.

Quant à moi, je ne préparais pas spécialement cette distance. M. Minville m'avait réglé une fois pour toutes de la meilleure façon. Nous pensions, dans la proportion de 70 %, au 400, certes, mais je travaillais le 200 pour ma vitesse et le 1.500 pour ma résistance. La formule était bonne.

(Recueilli par A. P.)

LA SEMAINE PROCHAINE :

QUE LA PISCINE D'HELSINKI ÉTAIT BELLE DANS SON ÉCRIN !



tade nautique des Tourelles, les deux équipes furent présentées au public. De g. à dr.: Goossen, Lusien, Eminente, Bozon, Gaby Tanguy, Ginette Jany, Nicole Pélissard, Colette Thomas, Maryse Morandini, Odette Lusien, Jany près d'Hashizume.

Alex Jany a confirmé qu'il était encore un brillant sprinter en gagnant le 100 m. devant Goto, qu'il félicite d'avoir battu Suzuki, deuxième aux Jeux.

Sous un ciel tourmenté, samedi et dimanche, au stade nautique des Tourelles, Nicole Pélissard a effectué une brillante exhibition de plongeon aux deux tremplins. Voici notre jeune championne exécutant un « coup de pied à la lune ».

ASCARI L'EMPORTE DANS LE GRAND PRIX DU COMMINGES

De notre envoyé spécial : Georges FRAICHARD

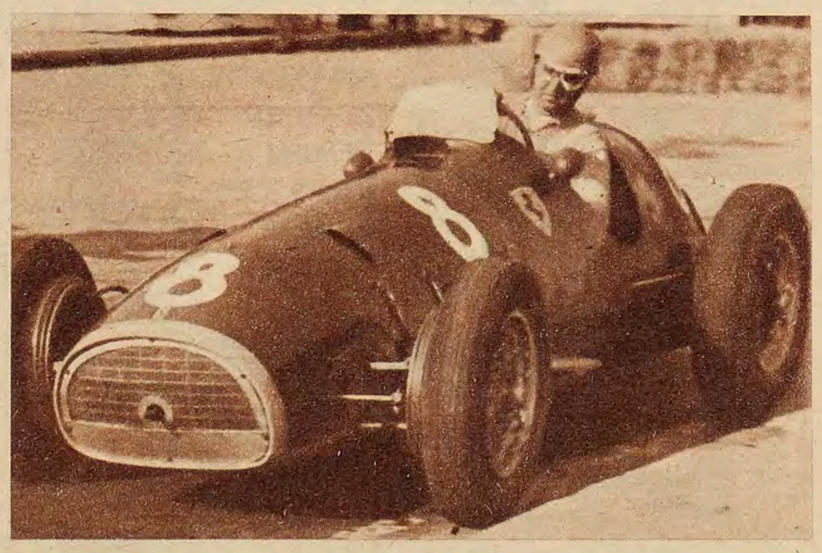
SAINT-GAUDENS. — Quand, au second tour du Circuit du Comminges, Albert Ascari, qui avait heurté les bottes de paille de protection, s'arrêta au stand de ravitaillement avec la direction de sa Ferrari faussée, on crut bien que l'excellent pilote italien avait laissé s'envoler une victoire qu'il souhaitait. Mais la décision de son directeur sportif remit les choses en ordre. Celui-ci, en effet, stoppa son troisième pilote, André Simon, et le contraignit à céder sa place à Ascari. Le sort de l'épreuve se joua à cet instant. Tour après tour, Ascari regagna le terrain perdu sur Nino Farina, Manzon, Trintignant et Peter Collins qui avaient profité de son accident pour s'installer au commandement. Fonçant à toute allure, prenant des risques, le talentueux pilote de Ferrari porta, au treizième passage le record du tour à 140 km. 276.

Alors, commença une lutte implacable dont Ascari sortit finalement vainqueur. Farina ayant eu des ennuis mécaniques, repartit rapidement, mais au 21e tour, Ascari surgit, passa Trintignant et le leader, pour ne plus être rejoint.

Un accident mortel endeuilla cette magnifique épreuve, à la suite d'un dérapage, sur coup de frein, de Louis Rosier. Le champion français effectua plusieurs tonneaux et vint faucher un jeune homme de 20 ans qui succomba. Deux gendarmes du service d'ordre furent également blessés. Rosier s'en tira miraculeusement avec une égratignure à la joue et un hématome aux reins.

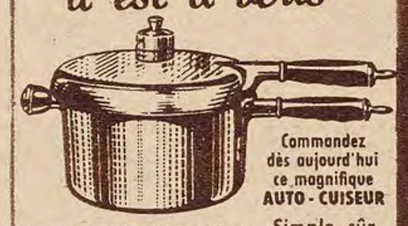
Jean Behra, sur sa Gordini, réalisa une fois de plus une performance excellente en se classant troisième derrière Farina.

Ci-dessous : Un passage d'Albert Ascari à bord de sa Ferrari.



LES CHAUSSURES DE BASKET
FABRIQUÉES PAR
LES Ets MERCIER
FIDÈLES A LEUR
TRADITION DE
QUALITÉ
•
Toutes couleurs
Harlem

Pour 1.000 frs il est à vous



Commandez dès aujourd'hui ce magnifique AUTO-CUISEUR

Simple, sûr, élégant et perfectionné à système de sécurité breveté et régulation automatique

QUELQUES TEMPS DE CUISSON	
Rôti	6 minutes
Potages	10 »
Blanquette	10 »
Légumes secs	25 »
Pot-au-feu	25 »

Cuisine rapide, meilleure et plus vitaminée
80 % d'ÉCONOMIE de Combustible et de Temps
Modèle N° 1 (pour 3 à 5 personnes)
1.000 Frs à la livraison
et 5 versements mensuels de 2.000 F.
Modèle N° 2 (pour 4 à 6 personnes)
1.000 Frs à la livraison
et 6 versements mensuels de 2.000 F.
Livré avec instructions et Panier à légumes
Hâtez-vous de profiter de ces conditions exceptionnelles pour commander, dès aujourd'hui, LE ROI DES AUTOS-CUISEURS. Découpez et envoyez cette annonce. Envoi en port dû.
A L'ESSAI PENDANT 15 JOURS. REMBOURSEMENT TOTAL EN CAS DE NON-SATISFACTION
SHD 106, Rue Lafayette PARIS (10e)
C.18

SUZE
GENTIANE

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

Point de VUE
L'AVENTURE SOUS-MARINE A LA PORTÉE DE TOUS
Des reportages et des articles par les plus éminents spécialistes
★
Fantômes et Secrets de l'Elysée : de la Pompadour à Vincent Auriol
par Georges Delamarre

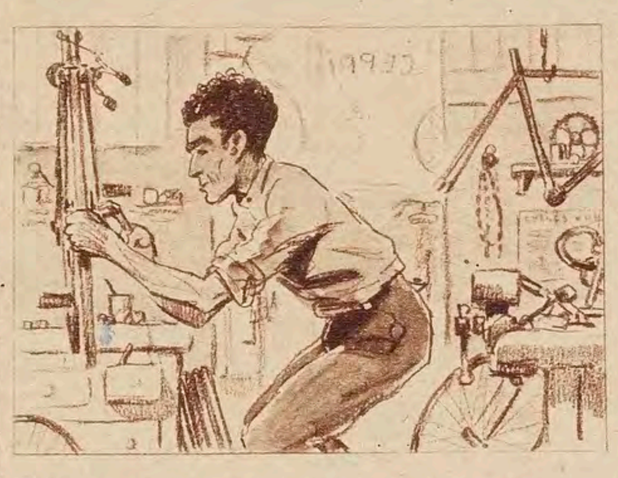
MERCREDI
TIRAGE DE LA 29e TRANCHE
LOTERIE NATIONALE

UNE CARRIÈRE PARMI TANT D'AUTRES :

A. DELEDDA

Champion de France sur route des "pros"

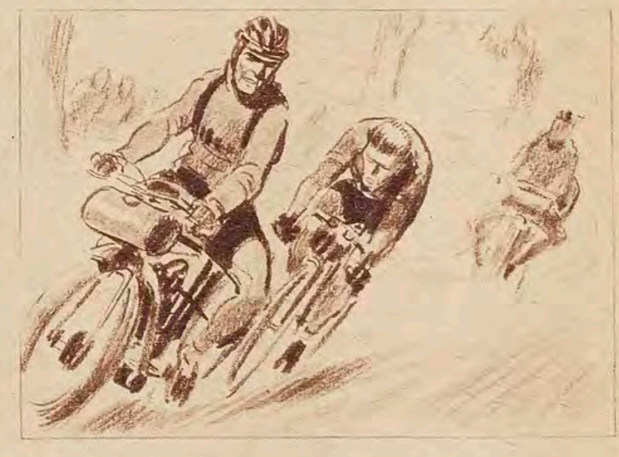
Texte de René de LATOUR — **Dessins de Paul ORDNER**



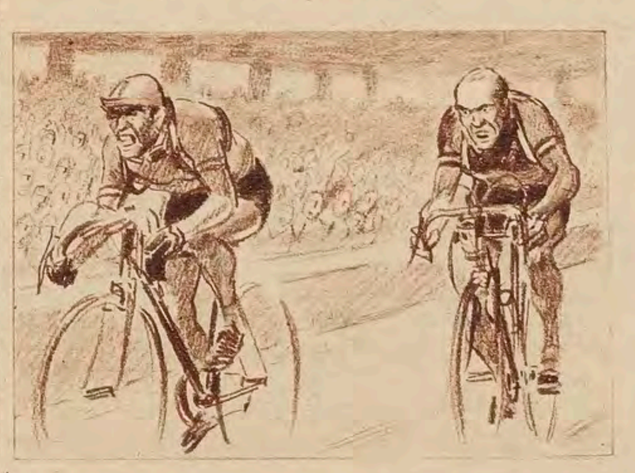
1 Dans un petit village d'Emilie, on enregistra une naissance qui porta à quatre, il y a trente-trois ans, le nombre des descendants de la famille Deledda. Comme tant d'autres de ses compatriotes, le papa Deledda s'en vint chercher pitance, sinon fortune, sous le ciel de France, alors qu'Adolfo, qui devint vite Adolphe, n'avait que cinq ans. Il dut suivre, par la suite, les pérégrinations de sa famille qui retourna en Italie. Adolphe Deledda s'exprime aussi bien dans la langue du Dante qu'en ce français chantant dont il apprit les premières bribes sur la Côte d'Azur, à Cannes pour préciser. Il travailla de bonne heure et ne s'en plaint pas puisqu'il put ainsi donner libre cours à son goût prononcé pour le sport cycliste. En qualité d'arpète, chez un constructeur cannois, l'ancien routier Ceppi, il apprit à apprécier un beau vélo de course et n'eut de cesse que, sur ses économies, il n'en possédât un. Il rêvait d'être un véritable coureur.

2 Muni de la belle machine si longtemps convoitée il n'eut qu'une hâte : essayer ses jeunes forces contre celles de ses camarades. Il compta parmi ces innombrables débutants qui, dans l'Estérel ou les corniches, entre Nice et Menton, rêvaient aux exploits de René Vietto, dont la renommée était grande à Cannes à l'époque. Peu ou pas conseillé du tout, il courait tout ce qui se présentait sans jamais s'imaginer qu'un jour il allait pouvoir faire un métier de ce qui n'était pour lui qu'un sain délassement. Cela dura des années. Il quitta Cannes, et la période de l'occupation le trouva à Lons-le-Saulnier, où il devint chauffeur d'un marchand de tissus, président du club cycliste local. Au restaurant où il avait pris pension, Yvonne, la jeune serveuse, s'intéressait aux résultats obtenus par celui qu'elle considérait déjà comme son protégé, et elle promit de l'épouser lorsqu'il serait devenu un champion, bientôt sans doute.

3 A Lons-le-Saulnier, comme ailleurs, le S.T.O. sévissait à l'époque, et Adolphe Deledda reçut un jour sans plaisir la convocation qui lui assignait un nouveau domicile : « quelque part en Allemagne ». Mais il se refusait à tourner des obus en Prusse ou en Silésie, et il prit le maquis, remettant à plus tard ses projets de mariage avec la gracieuse Yvonne. Par la même occasion, il dut pendant quelque temps dire adieu au vélo, à ses pompes et à ses œuvres. La Gestapo s'occupa de sa personne et après avoir été arrêté il fut relâché, à son grand soulagement... faute de preuves. La paix revenue, il décida de se fixer définitivement à Lons-le-Saunier et de devenir l'un des meilleurs régionaux de l'endroit. Marié en 47, il apportait deux ans plus tard à sa principale supportrice deux victoires d'étapes au Circuit des Six-Provinces, mais était battu par Lucien Lazaridès, A. Rolland et Buchonnet au classement général.



4 Ce n'était pas encore la gloire, mais l'assurance qu'il possédait les qualités nécessaires pour faire un bon routier. Il avait pu se rendre au Tour du Maroc où il avait terminé second derrière l'Italien Bizzi, prouvant qu'il s'accommodait des efforts répétés et qu'il grimpait passablement. Ayant acquis un café où les sportifs se donnent rendez-vous, il eût aimé bénéficier de la publicité qu'apporte toujours le Tour de France à ceux qui s'y distinguent. Il dut attendre un an encore la joie d'être sélectionné grâce à une victoire dans le Tour du Doubs. Son entrée dans le Tour 50 fut satisfaisante puisqu'il enleva, après une échappée solitaire, l'étape des Sables-d'Olonne. Docile, il ne sut pas refuser lorsque son directeur lui demanda d'oublier qu'il était un vrai routier pour devenir, dans Bordeaux-Paris, l'année suivante, l'entraîneur à Derny d'Antonin Rolland, qu'il aida de son mieux à acquérir la 4e place.



5 Pas un seul routier allant courir dans le fief d'Adolphe Deledda ne pouvait ignorer que ce dernier « marchait » parfois remarquablement et surtout que sa pointe de vitesse était capable de battre les plus fines pédales. Pourtant, les résultats de Deledda, lequel avait perdu depuis 1948 sa nationalité italienne, n'étaient pas de ceux qui font se pâmer la grande foule d'admiration. Un peu de malchance s'en mêlait aussi, il est vrai, puisque sans une crevaison au mauvais moment il eût pu espérer enlever le Grand Prix du Pneumatique et les Boucles de la Seine. Sa victoire d'étape dans le Tour 50 ayant incité les organisateurs à lui faire confiance, il fut, une seconde fois, au départ de la Grande Boucle. Sa performance d'ensemble, assez moyenne, fut éclipsée par son exploit de la dernière étape sur le parcours Dijon-Paris. Enfui à quelques kilomètres de l'arrivée avec l'Italien Magni, il parvint à le battre au Parc.

6 Mais le découragement le guettait. Pas une course vraiment importante à son palmarès, et les années qui passaient... La confiance ne l'habitait plus et s'il disputa le Tour sous les couleurs de Terrot c'est parce que, encore une fois et en souvenir de sa victoire d'étape, les sélectionneurs lui firent un « avantage ». Il termina le Tour quelque peu déçu, n'ayant pu parvenir, sur 23 étapes, à se classer mieux que 5e... Son sprint s'était-il donc envolé ? Déjà, il avait annoncé à ses supporters son intention de ne plus courir en 1953 et de se consacrer à son commerce. Avec cinq points seulement de qualification, il échappa de peu à l'élimination pour le championnat de France sur route. On connaît la suite. Deledda, courant avec un sens tactique remarquable, laissa toutes les vaines tentatives se déclencher sans lui. Il ne produisit son effort qu'au moment le plus favorable, et gagna brillamment le sprint final.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. ALBERT GUERIOT, CONTRESOL, LE DONJON (ALLIER) :

Félicitations à vos collaborateurs pour la présentation impeccable du journal. Tous vos reportages sur le Tour ont été très bons dans l'ensemble. Néanmoins, vous ne donnez pas le temps du vainqueur des étapes contre la montre alors que vous donnez les temps de passage. Pourquoi n'avoir pas donné le classement général complet des 78 arrivants ? Beaucoup de vos correspondants vous présentent des suggestions qui me semblent déborder du cadre de votre journal. N'oubliez pas que vous êtes « Le Miroir des Sports ».

Réponse. — *Nous avions en effet souligné les écarts, cher lecteur, et seul un accident matériel a fait que nous n'ayons pas indiqué le temps de Magni dans l'étape contre la montre Clermont-Vichy. En ce qui concerne le classement général, tous les quotidiens l'ont publié* in extenso. *Il se pose pour nous une question de place et nous nous efforçons d'utiliser celle-ci au mieux de l'intérêt général. Nous n'oublions pas que nous sommes, comme vous le dites si gentiment, « Le Miroir des Sports ». Soyez persuadé que nous ne tenons compte que des suggestions vraiment intéressantes pour l'ensemble de nos lecteurs. Et merci pour vos encouragements.*

DE M. ROGER BOCK, 27, RUE CAMUSEL, BRUXELLES (BELGIQUE) :

Félicitations pour le bel effort que vous avez fourni à l'occasion du Tour de France. Je suis la marche de votre magazine depuis la Libération. Il est certain qu'il y a un monde entre vos numéros sur le Tour 1952 et ceux d'autrefois. Il est heureux de trouver dans « But et Club-Le Miroir des Sports » un des seuls journaux qui aient compris la valeur d'un visage de coureur. Bravo aussi pour votre album du Tour qui est un chef-d'œuvre. Au sujet de la lettre de M. Cousteau (N° 362), il est certain qu'il a raison d'avoir des craintes sur l'avenir du Tour. Ces craintes me semblaient très justifiées pour un Tour comme celui de 1950, mais je pense qu'un Tour comme celui qui vient de se terminer sauve l'épreuve. Pouvez-vous m'envoyer vos albums spéciaux sur les Tours 1950 et 1951 ?

Réponse. — *Nous nous devons à nous-mêmes comme nous devons à nos lecteurs d'améliorer sans cesse notre journal, cher lecteur, et nous sommes heureux de vos félicitations. En ce qui concerne la popularité du Tour de France, elle nous paraît heureusement à l'abri de toute dévaluation. On a beaucoup dit que la victoire trop brillante de Coppi « tuait » le Tour. Vous nous confirmez qu'il est des morts qui se portent bien. Nous regrettons de ne pouvoir vous envoyer nos numéros spéciaux qui sont épuisés.*

DE M. MICHEL LAURIET, A LEZAY (DEUX-SEVRES) :

Voici maintenant trois ans que je lis votre revue et les améliorations sont sensibles, mais ne vous endormez pas sur vos lauriers. Votre dernier numéro Tour de France était potable, mais je n'en dirai pas autant de votre numéro-souvenir. Beaucoup trop de textes qui ne nous apprennent rien que nous ne sachions et trop de vieilles photos déjà parues dans les numéros ordinaires. On vous a adressé beaucoup de reproches concernant votre carence dans le Giro et le Tour de Suisse. Je m'y associe.

Réponse. — *En fait de lauriers, votre lettre nous apporte plutôt une volée de bois vert, cher lecteur. Qui aime bien châtie bien, dit-on. Alors rendons coup pour coup : contrairement à ce que vous pensez, toutes les photos de notre album-souvenir après Tour sont inédites à une exception près : celle de la chute de Le Guilly, que nous avons publiée en raison de son caractère de document qui lui confère une exceptionnelle valeur. Le Tour de Suisse et le Giro ! On nous a, en effet, adressé maints reproches et nous avons par conséquent maintes fois répondu. Redisons que nous avons consacré à ces deux événements la place dont nous disposions, compte tenu de leur relative importance, qu'il ne faut tout de même pas comparer à celle du Tour de France. Au surplus, avez-vous réfléchi que, pendant que se disputaient ces deux courses, nous avions à rendre compte de la finale de la Coupe de France, de France-Belgique de football, de la chute du record de France du 400 mètres, de Bordeaux-Paris, sans parler de Strasbourg-Paris à la marche, et du Critérium du Dauphiné... Auriez-vous préféré que nous sacrifiions une de ces épreuves ?*

DE M. F. BLACHERE, 36, BOULEVARD EMILE-ZOLA, A AIX-EN-PROVENCE :

Je connais « Le Miroir » depuis l'époque où il n'était pas encore celui « des Sports », ce qui remonte à 1917 ou 18. Vous n'avez fait depuis que l'améliorer. Je tiens cependant à attirer votre attention sur un point qui risque d'étonner défavorablement un grand nombre de lecteurs, Vous généralisez trop les articles de champions dont on peut suspecter l'authenticité absolue. Il peut paraître surprenant qu'il suffise à n'importe lequel de nos champions de briller au tout premier plan du sport qu'il pratique pour se découvrir immédiatement les qualités et parfois même le talent d'un journaliste voire d'un écrivain chevronné. J'admets difficilement qu'à l'issue d'une épreuve de longue haleine un profane (à chacun son métier) puisse s'improviser chevalier du stylo. Ces articles, parfois de grande classe, ne trompent personne. Il y a là une équivoque que tous doivent ressentir comme moi. Ne serait-il pas plus loyal d'ajouter au bas de l'article, toujours d'un intérêt très attachant et par conséquent à conserver dans sa forme, la formule dont vous usez parfois lorsqu'il ne s'agit pas d'un grand as à la renommée bien établie : « Recueilli par... »?

Réponse. — *La netteté de votre question appelle une réponse nette, cher lecteur. Nous usons de la formule « Recueilli par » lorsque, immédiatement après la course, un champion — qui peut être un as confirmé — fait part à un de nos rédacteurs de sentiments ou d'impressions personnels, mais qu'il n'a pas le temps matériel de relire. Par contre, lorsqu'il s'agit de « grands papiers », tels que les souvenirs de Coppi, de Geminiani, de Boiteux, de Baratte, de Vignal bientôt, les intéressés nous donnent un récit très complet qui, suivant la formule moderne du « rewriting » est mis au point par nos services rédactionnels, MAIS TOUJOURS REVISE PAR LE CHAMPION LUI-MEME, QUI FAIT MODIFIER LE TEXTE JUSQU'A CE QU'IL EXPRIME SA VERITABLE PENSEE. IL N'EST DONC PAS ABUSIF, NI MEME EQUIVOQUE DE DIRE QU'IL EN EST VERITABLEMENT L'AUTEUR. Il ne nous est pas toujours très facile de joindre certains champions, notamment les cyclistes, absorbés dans les tournées d'après Tour de France. C'est une question d'organisation matérielle qui, croyez-le, est prévue longtemps avant le départ de la course. Nous pouvons vous dire, par exemple, que les Mémoires de Coppi sont nés* pendant *le Tour de France et qu'il a tenu lui-même à relire les épreuves en nous faisant part de ses observations et en nous communiquant ses corrections.*

DE M. MURATET, A TOULOUSE (PAR TELEGRAMME) :

Sincères félicitations pour numéro 4 août Jeux Olympiques Stop On compte 11 photos idem Miroir Sprint Stop Heureusement pour sportifs dernier numéro Paris-Match très original Stop Bravo pour très nombreux détails sur victoire Jonquère d'Oriola Stop Vous suivez actualité très près et ne cassez pas les pieds avec Championnat France vélo sans aucun intérêt, ni Tour de France vélo domaine du passé Stop Bon point pour article Debaye Stop En général grosse déception malgré baratin rotative Stop Votre lecteur G. Muratet.

Réponse. — *Sensibles vos félicitations Stop Pour photos idem voyez pool Stop Dernier numéro Paris-Match effectivement très original avec huit jours plus pour confection Stop Publierons pedigree cheval Jonquères Oriola pour Melbourne Stop Etes pas gentil pour Deledda Stop Si aimez pas championnat en dégoûtez pas les autres Stop Si Tour France vous intéresse plus lisez autres articles notamment second papier Debaye Stop Pas de baratin pour rotative hélas Stop Tâcherons faire mieux prochains J. O Stop Sans rancune Stop Votre magazine B. C-M. D. S*

De M. A. BODART, RUE AUXPOIS, TEMPLEUVE (BELGIQUE)

J'ai été très déçu par « mon » « Miroir des Sports » du 4 août au point de vue des J. O. Le reportage que vous y consacrez est très insuffisant pour de pareilles épreuves. Evidemment, il y a les circonstances indépendantes de votre volonté (tous les lecteurs vous en excuseront) ; mais, à mon avis, et vu la suppression involontaire de plusieurs pages, les articles d'après Tour ne s'imposaient pas, fussent-ils signés par de grands champions. Durant cette quinzaine, plus personne n'a pensé une seule minute au Tour. Tous les sportifs vivaient intensément les grandioses épreuves d'Helsinki. Vous auriez pu remettre à huitaine ces exclusivités. Je crois que le pool des photographes n'a pas été particulièrement généreux. Question natation, à part le 400 et les plongeons, il n'y a pratiquement rien, le basket, la boxe, le football, le cyclisme (sur piste surtout) font figure de parents pauvres. J'aurais aussi aimé voir des photos d'athlètes étrangers (Hongrois, Russes, d'autres encore). Le mal n'est pas irréparable. Je crois que le bilan du sport français à Helsinki s'impose. L'athlétisme doit reprendre sa place de premier rang! Pour cela, « Le Miroir des Sports » a un rôle à jouer. Par ailleurs, le reportage sur le Championnat de France était très bien et le tableau d'honneur des J. O. très bien conçu. C'est sur cette note optimiste que je termine en vous disant quand même merci et bravo pour les efforts déjà accomplis.

Réponse. — *Voilà des critiques courtoises et pertinentes auxquelles nous nous ferons un devoir de répondre de manière détaillée, cher lecteur et ami. Comparez les numéros 363 et 364 et vous comprendrez combien nous sommes les premiers désolés de n'avoir pu poursuivre et amplifier dans ce numéro critiqué l'effort que nous avions entrepris dans le précédent pour les J.O. Nous avons espéré jusqu'au dernier moment pouvoir paraître sur vingt pages. Notre rotative démontée n'a pu être remise en état au moment voulu, alors que notre numéro était déjà préparé. Vous savez dans quelles conditions acrobatiques nous tirons pour être en mesure de satisfaire notre clientèle dès lundi matin. Bouleverser le numéro, déjà gravé pour moitié, eût été retarder la parution. Nous ne l'avons pas voulu. Le pool des photographes nous a, en effet, distribué des photos dont beaucoup n'étaient pas excellentes, et notre photographe personnel a connu à Helsinki les pires difficultés. Il a failli être arrêté à plusieurs reprises et nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour remercier publiquement le masseur Thémar, Boiteux, les fleurettistes et les athlètes qui souvent l'ont aidé dans une tâche particulièrement ingrate. Vous verrez dans ce numéro même que nous poursuivons une vigoureuse campagne par les plumes de Marcel Hansenne, Roger Debaye, J.-B. Grosborne et Henri Chapuis, et nous pensons « jouer le rôle » que vous estimez — et que nous estimons aussi — être le nôtre : servir le sport. Et laissez-nous vous dire merci pour votre lettre si amicale et si compréhensive.*

Nous avons reçu des lettres de félicitations de MM. Jacques Rucart, 4, rue Fontaine, à Paris; Jacques Dubac, chez M. Boussès, à Grenade (Haute-Garonne); Michel Lauriet, à Lezay (Deux-Sèvres); Robert Farines, 17, avenue Jean-Mermoz, à Perpignan; Lapierre, 10 bis rue Saint-Louis, à Lourdes; Joseph Petitjean, à Cousance (Jura); Michel Trioux, 12, rue Davout, à Dijon; Michel Leseur, 171 ter, faubourg Bannier, à Orléans; E. Battache, à Damas (Syrie); Henri Fernando, 6, rue de France, Port-de-l'Eau, Alger; J.-C. Domichei, 1, place Tobie-Robatel, à Lyon; Prat, 75, avenue Albert-Sarraut, à Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise); Jacques Perrin, à Le Boupère (Vendée); Jacques Fechbast; René Chaumont, avenue de Tulle, à Brive (Corrèze); Henri Lacombe, à Maisonneuve, Sainte-Féréole (Corrèze); J.-B. Breton, 38, rue de Ceinture, à La Flèche (Sarthe); un lecteur de Langres; Mlle Legros, 94, boulevard Roger-Salengro, à Goussainville (Seine-et-Oise) (lettre transmise); Hubert Roubenne, à Gouneaud-Laforce (Dordogne); Elie Bigot, à Argenton-Notre-Dame (Mayenne); Mlle Duhalde, 104, rue des 4-Castéra, à Bègles (Gironde) (lettre transmise); J.-P. Ramel, avenue du Général-Leclerc, à Hammann-Bou-Hadjan (Oran) lettres transmises); Gérard Badert, aux Sables-d'Olonne; P. Trimbalet, route de la Pompignagne, à Montpellier (lettre transmise). A tous, nous exprimons nos remerciements en regrettant que le manque de place ne nous permette pas de répondre plus longuement à leurs lettres. Merci, en particulier, au « jeune sportif en prévent » à qui nous souhaitons un complet et rapide rétablissement, et au soldat Michel Bonnin, E.N.E.P.M. II P.E.C., à Pau, qui nous a adressé d'intéressantes impressions sur le passage du Tour de France dans sa région.

LE DIFFÉREND COPPI-BARTALI

La publication des souvenirs de Fausto Coppi sur le Tour de France et les révélations du campionissimo sur son différend avec Bartali ont suscité des réactions passionnées de nos lecteurs. Il serait trop long de publier in extenso *leurs lettres. Aussi bien en ferons-nous, objectivement, la synthèse, en exceptant une lettre signée « d'un sportif parisien » qui eût été acceptable si les critiques virulentes qu'elle contient eussent été signées. Remercions donc notamment MM. Arthur Leblanc, à Lonlay-l'Abbaye (Orne); D. A., à Genève; H. B. (Maine-et-Loire); « Un lecteur de Civray »; Henri Menucci, d'Aubagne; Georges Laporte, de Montauban; « Un lecteur breton », à La Roche-Bayard, dont voici, résumés, les arguments :*

Pensez-vous que vos lecteurs n'aient pas été désagréablement surpris par ces articles alors qu'ils savent que Bartali a si puissamment aidé Fausto Coppi dans ce dernier Tour de France ? Il est regrettable que Fausto, que nous admirons, ait écrit un semblable factum. On peut se demander s'il n'est pas jaloux de l'immense popularité de Bartali...

Les journalistes préfèrent Fausto Coppi parce qu'il ne se fait pas prier pour parler. Il est matière à « bons articles » tandis que Gino... Les erreurs de jugement qui, en France, favorisent toujours Coppi (en Italie, c'est le contraire) procèdent du fait que l'on oublie systématiquement que Bartali a eu sa carrière coupée par la guerre. Sinon, quel palmarès ne serait pas le sien ! Il aurait pu gagner une demi-douzaine de Tours de France, sans parler des Tours de Suisse et d'Italie. A chacun son dû, n'oublions personne. Le drame de Coppi est de sentir que, « historiquement », les jeux sont faits et que, dans l'esprit des sportifs futurs, sa place sera moins importante que celle de Bartali... On se surprend à sourire devant tant de louanges à Coppi. Et Bartali... Du point de vue sportif, rien ne peut justifier l'attitude de Coppi. Pourquoi, demain, Kubler ne chercherait-il pas à éliminer Koblet, et Mimoun, Zatopek ?... Coppi connaît les vicissitudes de la vie. Il ne se berce pas d'illusions, d'où sa constance dans la grandeur...

Réponse. — *Est-il besoin de préciser tout d'abord que nous ne sommes ni « Coppistes » ni « Bartalistes » et que nous n'avons pas à prendre parti dans la querelle qui a opposé les deux hommes.*

Notons que, parmi nos correspondants, un seul demeure favorable à Coppi. Les autres paraissent avoir été profondément choqués par les révélations de Fausto. Il nous semble pourtant que Coppi a témoigné d'un certain courage en abordant aussi franchement cette question délicate. L'hypocrisie n'eût-elle pas été de se taire et, sachant que toute vérité n'est pas bonne à dire, de ne pas courir le risque de mécontenter les supporters de Bartali ? Fausto a exprimé les griefs qu'il a contre Gino. Il les a jugés assez graves pour demander que Bartali ne fût pas à ses côtés dans la « squadra » et il n'a cédé qu'en songeant à l'intérêt général. Pourquoi lui reprocher cette attitude qui est celle d'un homme sachant prendre ses responsabilités ? Pourquoi d'ailleurs serait-il jaloux de Bartali ? Objectivement, son palmarès est plus beau que celui de son rival, qui n'a jamais battu LE RECORD DE L'HEURE, GAGNE PARIS-ROUBAIX, LA FLECHE WALLONNE, LE GRAND PRIX DES NATIONS OU MEME REUSSI LE DOUBLE GIRO-TOUR DE FRANCE QUE COPPI A RENOUVELE EN 1949 ET EN 1952. L'argument de la guerre est à nos yeux sans valeur. Si le conflit a gêné Bartali, il n'a pas moins été préjudiciable à Coppi qui, ne l'oublions pas, a été prisonnier. En admettant que la guerre n'ait pas eu lieu, rien ne prouve que Bartali n'aurait pas eu affaire à Coppi dans le Tour de France dès 1940, année où, rappelons-le, FAUSTO GAGNA, A VINGT ANS, SON PREMIER TOUR D'ITALIE... DEVANT BARTALI, PRECISEMENT. AU TOTAL, COPPI A GAGNE QUATRE GIRI CONTRE TROIS A BARTALI, ET LE DERNIER DOUZE ANS APRES LE PREMIER.

Pourquoi également Coppi n'aurait-il pas eu le droit de demander l'éviction de Bartali ? Le Tour est une course par équipe et il est fort naturel que le leader se préoccupe d'avoir des équipiers sur qui il puisse compter. Si Bartali a aidé Coppi, tant mieux. Il n'a fait que son devoir et nous sommes persuadés que l'inverse se fût produit dans le cas contraire. Coppi n'a pas été mieux — ni plus mal — traité que son rival dans la presse, qui, contrairement à ce que pense un de nos correspondants, ne préfère pas Coppi parce qu'il ne se fait pas prier pour parler, mais le juge simplement sur ses performances et sur son caractère.

Voici, au reste, le palmarès comparé des deux champions :

FAUSTO COPPI	GINO BARTALI
GRANDES CLASSIQUES INTERNATIONALES	
2 Tours de France (49, 52).	2 Tours de France (38, 48).
4 Tours d'Italie (40, 47, 49, 52).	3 Tours d'Italie (36, 37, 46).
»	2 Tours de Suisse (46, 47).
2 doublés Giro-Tour de France (49, 52).	1 doublé Giro-Tour de Suisse (46).
3 Milan-San Remo (46, 48, 49).	4 Milan-San Remo (39, 40, 47, 50).
1 Paris-Roubaix (1950).	»
2 Grands Prix des Nations (46, 47).	»
1 Flèche Wallonne (1950).	»
4 Tours de Lombardie (46, 47, 48, 49).	3 Tours de Lombardie (36, 39, 40).
EPREUVES CLASSIQUES ITALIENNES	
4 championnats d'Italie (42, 45, 47, 49).	3 championnats d'Italie (36, 37, 40).
3 Tours d'Emilie (41, 47, 48).	»
3 Tours de Romagne (46, 47, 49).	»
1 Tour de Toscane (41).	4 Tours de Toscane (39, 40, 48, 50).
2 Vallées Varésines (41, 48).	1 Vallées Varésines (38).
»	2 Tours du Piémont (37, 39).
GRANDES EPREUVES SUR PISTE	
Record de l'heure sans entraîneurs (42).	»
2 championnats du monde de poursuite (47, 49).	»
2 championnats d'Italie de poursuite (47, 48).	»
TOTAL : 37 grandes victoires.	**TOTAL : 25 grandes victoires.**

Le Tour de l'Ouest ne paraît pas devoir échapper à un poulain d'Antonin Magne :

Van Steenkiste, de Graveleyn ou Redolfi

François Mahé, Morvan et Prouzet rivaux dangereux

LORIENT. — Les sportifs du port martyr ont vu hier, sous une pluie battante, le cinquième maillot jaune à parements blancs de ce Tour de l'Ouest.

Après De Walck, Morvan, François Mahé et Varnajo, le jeune Belge Aloïs Van Steenkiste s'est emparé du « paletot » convoité.

Nous devons le reconnaître, le poulain d'Antonin Magne mérite amplement d'être leader. Vainqueur de deux étapes, au Mans et à Nantes, Van Steenkiste est, depuis Cherbourg, celui qui s'impose le plus parmi les candidats à la victoire finale.

Il en est le plus régulier.

Très fort, ce garçon de 24 ans est de plus parfaitement soutenu par son compatriote De Graveleyn, Redolfi, Diot, Gueguen, Telotte et Baldassari.

Le Tour de l'Ouest ne semble d'ailleurs pas devoir échapper à l'un des hommes de « Tonin » : Van Steenkiste (1er), De Graveleyn (4e), Redolfi (5e) à Lorient.

Certes, le plus rude de l'épreuve de notre confrère « Ouest-France » reste à faire, surtout de Lorient à Saint-Brieuc. Mais les « violets » sont solides et les plus nombreux, avec les « Gitane » de Raymond Louviot.

Ceux qui peuvent et doivent même inquiéter les « Mercier » sont l'Agenais Prouzet, remarquable d'aisance, les Bretons François Mahé et Joseph Morvan, tous deux découverts par Ferdinand Le Drogo — il dit d'eux : « Ce sont mes taureaux ! » — et confiés à l'avisé Léo Véron.

Jusqu'à présent, ce sont eux qui, avec Van Steenkiste, De Graveleyn, Telotte, Diot, Prouzet, Cerami, ont couru le plus intelligemment, en garçons visant la victoire à Rennes.

Hélas ! les deux Bretons ne sont pas épaulés...

Ce Tour de l'Ouest, rendu pénible par le mauvais temps qui sévit depuis Cherbourg, a fait de sérieux dégâts. Près de la moitié de l'effectif du départ de Cherbourg a disparu et des hommes connus pour leurs qualités de résistance ont renoncé.

Tous ceux qui ont produit des efforts prématurés les ont payés cher : Varnajo, Baldassari, Creton, Meunier, Darrigade, par exemple.

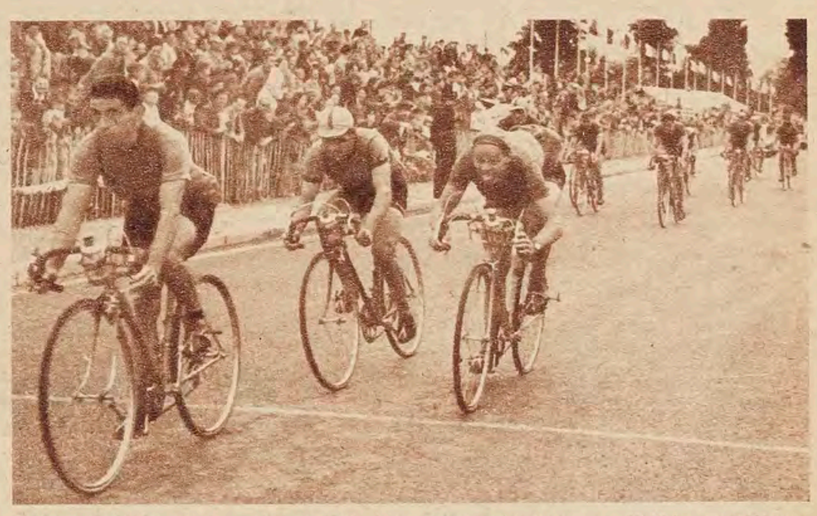
Nous n'avons eu qu'une véritable révélation : celle du champion de Belgique des indépendants Jean De Walck, 23 ans, dont c'est la première rencontre avec les « pros ». Mais depuis sa victoire à Caen, le Belge n'a plus accompli de coup d'éclat.

Des isolés, seuls Marrec, Loof, Buchaille, Anzile, Houelbec, Guérinel, ont répondu aux espoirs placés en eux par leurs directeurs sportifs.

Il nous faut encore signaler la bonne tenue de Jean Erussard qui, resté seul de son équipe, a trouvé le moyen de vaincre au sprint à Lorient, Guégan, Audaire, Blusson, Forlini, Vitetta, J. Rosseel, Jean Bobet, Gueguen, Cieleska, Walkowiak, Menon, D. Forlini, Bober et Ruffet, qui retrouve la cadence.

De l'un de nos envoyés spéciaux
RENÉ MELLIX

F. Mahé fut l'un des grands animateurs de la première étape du Tour de l'Ouest, mais, à Caen, il fut battu au sprint par De Walck.



Le sprint du gros peloton fut très mouvementé sur l'allée rectiligne où s'effectuait l'arrivée. Lintilhac régla Hendrickx et Diot (à g.).

CINQ ÉTAPES ET LE CLASSEMENT GÉNÉRAL A LORIENT

LES ARRIVEES A CAEN

1. Jean De Valck, sur bicyclette Terrot, pneu Hutchinson, en 5 h. 59' 31"; 2. François Mahé; 3. Morvan, en 5 h. 59' 45"; 4. Telotte; 5. Varnajo; 6. Prouzet; 7. Rosseel; 8. Dupont; 9. Cerami; 10. Bermudès, etc...

LES ARRIVEES AU MANS

1. Van Steenkiste, sur bicyclette Mercier, pneu Hutchinson, en 6 h. 40' 12"; 2. Erussard, en 6 h. 40' 12"; 3. Gueguen; 4. Morvan; 5. Labertonnière; 6 Varnajo, en 6 h. 40' 37"; 7. Dupont; 8. Nedellec; 9. De Gravelyn; 10. D. Forlini, etc...

LES ARRIVEES A LA ROCHE-SUR-YON

1. Blusson, sur bicyclette Stella, pneu Dunlop, en 6 h. 30' 6"; 2. Bermudès, à une demi-longueur; 3. Prouzet; 4. F. Mahé; 5. De Gravelyn, en 6 h. 30' 13"; 6. Giguet, en 6 h. 30' 15"; 7. Nedellec, en 6 h. 30' 24"; 8. Redolfi, en 6 h. 30' 24"; 9. Cielezka, en 6 h. 31' 57"; 10. Walkowiak, en 6 h. 31' 2", etc...

LES ARRIVEES A NANTES

1. Van Steenkiste, sur bicyclette Mercier, pneu Hutchinson, en 5 h. 55' 50"; 2. Baldassari; 3. Varnajo; 4. Creton, t. m. t.; 5. Cerami, en 6 h. 9"; 6. F. Mahé; 7. De Gravelyn; 8. Diot; 9. Audaire, m. t.; 10. Aurille, en 6 h. 9", etc...

LES ARRIVEES A LORIENT

1. Jean Erussard, en 5 h. 54' 42"; 2. François Mahé; 3. Prouzet; 4. Vitetta; 5. Ruffet; 6. Guérinel, en 5 h. 54' 59"; 7. Forlini; 8. Gilles; 9. Cieleska; 10. Menon; 11. De Graveleyn; 12. Walkowiak; 13. Joseph Morvan; 14. Verschueren; 15. Bober; 16. ex æquo. Van Steenkiste, Guegen, Telotte, Diot, Redolfi, Loof, Marrec, Bermudès, Anzile, Cerami, Giguet, Audaire, Nedellec, J. Bobet, Rosseel; 31. Phelippeau, 5 h. 59' 26"; 32. Houelbec, 6 h. 4' 36"; 34. Varnajo; 35. Creton; 36. Muller; 37. De Valck; 38. Canavese; 39. Blusson, 6 h. 4' 19"; 40. Baldassari; 41. Buchaille; 42. Joly; 43. Hendrickx; 44. Venckel. Ont abandonné : Desbats, Munch, Verviale, Lintilhac, Walschot, Darrigade, Meunier, Siguenza, Sowa.

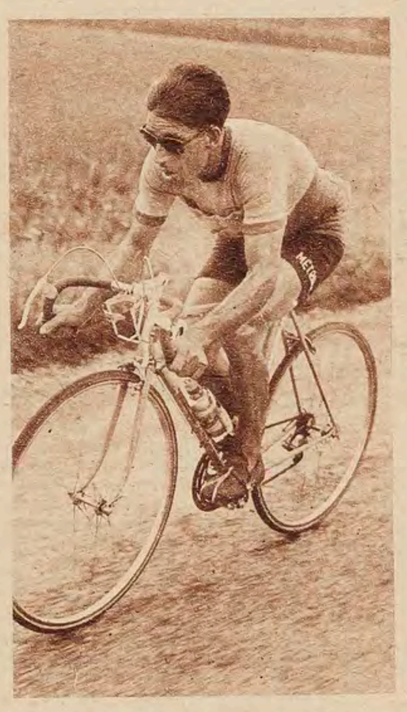
LE CLASSEMENT GENERAL A LORIENT

1. Van Steenkiste, 31 h. 3' 48"; 2. Mahé, 31 h. 5' 12"; 3. Prouzet, 31 h. 6' 6"; 4. De Graveleyn, 31 h. 6' 20"; 5. Redolfi, 31 h. 6' 49"; 6. Giguet, 31 h. 7' 9"; 7. Morvan, 31 h. 7' 30"; 8. Cerami, 31 h. 8' 2"; 9. Erussard, 31 h. 8' 30"; 10. Diot, 31 h. 8' 39"; 11. Audaire, m. t.; 12. Telotte, 31 h. 9' 42"; 13. Verschueren, 31 h. 9' 13"; 14. Gilles, 31 h. 9' 19"; 15. Rosseel, 31 h. 9' 31"; 16. Bobet, 31 h. 11' 3"; 17. Cieleska, 31 h. 11' 12"; 18. Varnajo, 31 h. 13' 13"; 19. Nedellec, 31 h. 13' 46"; 20. Marrec, 31 h. 14' 2"; 21. Walkowiak; 22. Anzile; 23. Forlini; 24. Loof; 25. De Valk; 26. Menon; 27. Blusson 28. Baldassari 29. Creton; 30. Guégan; 31. Guerinel; 32. Muller; 33. Gueguen; 34. Vencken; 35. Buchaille; 36. Bober; 37. Ruffet; 38. Vitetta; 39. Hendrickx; 40. Canavese; 41. Joly; 42. Houelbec; 43. Phelippeau; 44. Bermudès.

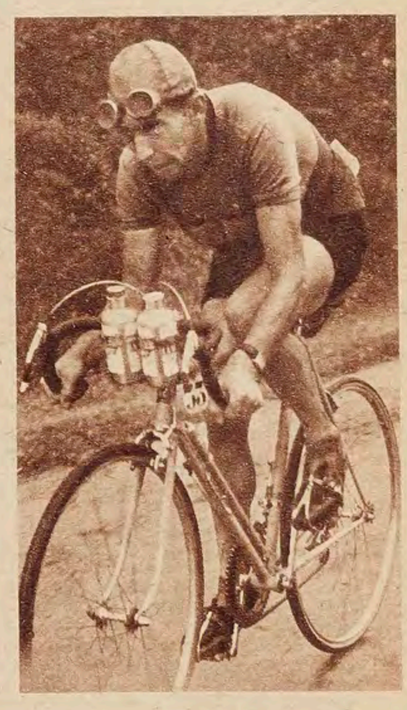
TOUR DE L'OUEST
2e et 4e Étapes : VAN STEENKISTE
Classement général
1er VAN STEENKISTE sur cycles
MERCIER
montée avec Pneus HUTCHINSON
Dérailleur LE SIMPLEX
Chaînes YELLOREX, Tubes RUBIS
Cycles MERCIER, 60, rue de Gutenberg
SAINT-ÉTIENNE

TOUR DE L'OUEST
1re étape
1er De VALCK
sur cycle
TERROT
Agents partout et exposition :
72, av. de la Gde-Armée, Paris
TERROT-DIJON

Reportage photographique
HENRI LETONDAL.



Bermudès s'échappa dans la 2e étape, mais il creva et fut rejoint.



Au Mans, Morvan, instigateur de l'échappée finale, devint leader.

C'est sous la pluie, qui rendit la course très dure, que les cinq rescapés disputèrent la victoire sur un boulevard manceau. Van Steenkiste, qui lève le bras, l'emporta devant Erussard, Gueguen, Morvan, Labertonnière.

Apres un debut de 3e étape tres animé par Labertonnière, dix-neuf coureurs se sont regroupés et traversent Angers, sans regarder le château du Roi René...

Les huit qui n'ont pas été rejoints roulent vers La Roche-sur-Yon. Prouzet mène devant Blusson, qui gagnera, Bermudès, De Graveleyn, Redolfi, F. Mahé, Nedellec.

Le rapide Parisien Serge Blusson a conservé une demi-longueur d'avance sur Bermudes qui, se voyant battu, commence à freiner. Prouzet, troisième, est loin.

Robert Varnajo a endossé la casaque du leader à Nantes. Il s'est échappé avec Jean Baldassari, Van Steenkiste (caché) et le Normand Creton.

A Brignolle-sur-Mer, le Belge Aloïs Van Steenkiste a été victime d'une crevaison. Il va repartir et rejoindra ses trois compagnons d'échappée.

Le routier belge n'a d'ailleurs pas souffert de cet effort violent et, à Nantes, il n'a laissé aucune chance au rapide Baldassari, qu'il bat nettement, tandis que Varnajo et Creton sont loin.

Le vent a rendu la 5e étape pénible et c'est un peloton de 30 hommes que régla Erussard à Lorient

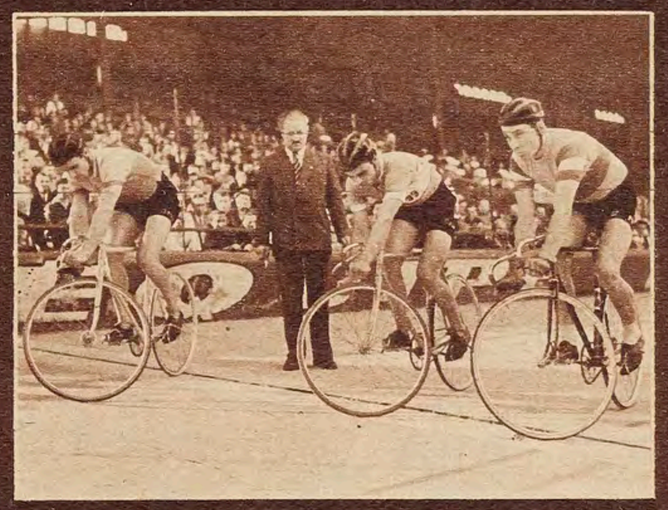
Vainqueur de deux étapes, Van Steenkiste a pris à Varnajo le maillot jaune et blanc de leader.

BEZAMAT, LE MEILLEUR DERRIÈRE SCOOTER, AU LAC DAUMESNIL

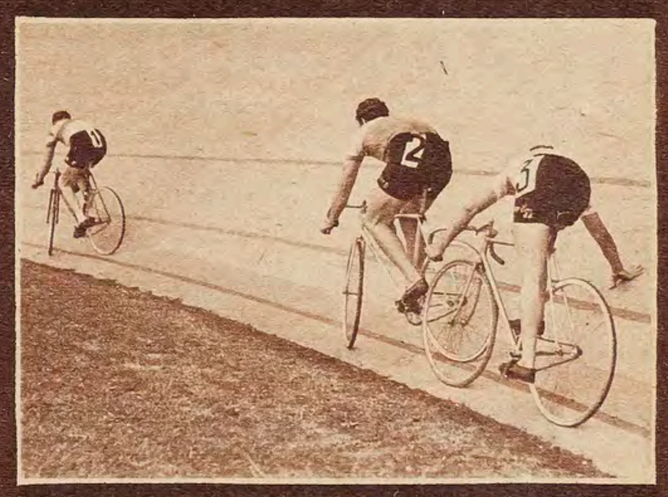
Bézamat a gagné avec brio le Critérium de Daumesnil organisé par « Le Parisien Libéré » sur 100 km. derrière scooter. Il mène avec autorité la ronde devant Saulières et l'emportera sans être inquiété.

Tout Alençon est dans la rue ou aux fenêtres pour voir passer, sur les pavés gras de pluie, le peloton des coureurs du Tour de l'Ouest qui traversent groupés le chef-lieu de l'Orne, sans se préoccuper, pourtant, de la belle église normande.

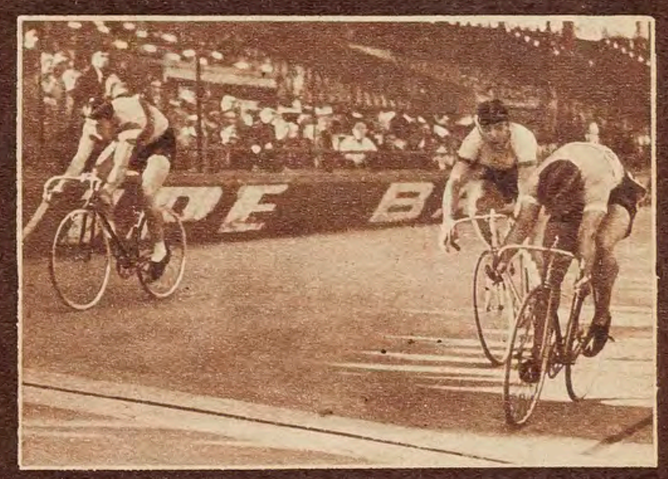
Après avoir provoqué un faux départ Lognay a reçu le maillot tricolore malgré les protestations de Senfftleben



Le départ de la finale du championnat de France de vitesse vient d'être donné : de g. à dr. Senfftleben, Lognay, Bellenger.



Dans le virage, au cours du sur-place, Lognay a touché de la main le ciment. Il prendra la tête au deuxième départ.



Lognay a nettement débordé Bellenger (à l'ext.) et Senfftleben. Il sera champion de France malgré les protestations de « Senff ».

Image typique du Tour de l'Ouest. Dans le pittoresque port de Pornic, le peloton, étiré par la violence de la chasse, passe rapidement sur un pont où sèchent les filets de pêche devant la flotille des barques prêtes à prendre le grand large et un public composé mi-partie d'estivants, mi-partie de marins et de pêcheurs. Mais les Bretonnes ne portent plus la coiffe.

L'expression de Fausto Coppi, qui porte le bras en écharpe, est soucieuse après son accident de Perpignan. Mais le campionissimo ne renonce pas au sport qui fit sa gloire.

NON ! COPPI NE RENONCE PAS AU SPORT

NOUS avons vécu un instant d'intense émotion lorsqu'une brève dépêche de Perpignan — un « flash », en argot de métier — nous a appris que Fausto avait fait une chute grave sur cette même piste où, en 1948, Jacques Dupont faillit déjà se tuer.

Quelques heures plus tard, en même temps qu'on apprenait que le campionissimo souffrait d'une fracture de l'omoplate et de la clavicule gauches, la nouvelle se répandait que le vainqueur du Tour de France, découragé par ce nouveau coup du sort qui l'empêcherait de disputer le championnat du monde sur route, dernier fleuron manquant à sa couronne, voulait abandonner la compétition. Coppi, lui-même, le confirmait :

— C'est fini... Je ne veux plus courir... Jamais...

Parole lancée dans une minute de détresse bien compréhensible.

Mais ce serait mal connaître le magnifique lutteur qu'est Fausto que de prendre au tragique ces serments désabusés.

Trois fois déjà, Coppi a été frappé par la destinée et la troisième — la plus cruelle — dans ses plus chères affections, lors de la disparition tragique de son frère Serse.

Chaque fois, il a surmonté son mal ou sa peine.

Chaque fois, ce merveilleux athlète est revenu à la route traîtresse et magnifique, à cette route exaltante qui lui a procuré tant de triomphes et de joies en regard de tant de souffrances.

Nous sommes en mesure d'affirmer qu'il en sera de même cette fois.

Malgré les supplications des siens, Coppi a décidé de poursuivre sa carrière. Nous le reverrons encore à la tête des pelotons, contrôlant les courses avec son habituel maîtrise jusqu'à l'heure choisie par lui de l'estocade finale, du grand rush qui le jette, vainqueur, sur une ligne rouge au milieu des acclamations.

Souhaitons-lui un prompt et total rétablissement et félicitons-le de cette détermination, digne de son passé et du champion qu'il est.

EXCLUSIF LES RÉVÉLATIONS DU PORTEUR DU MAILLOT JAUNE 1952

Le sourire de Gino Bartali m'a profondément découragé

par Fausto COPPI

IL paraît que la Bretagne est le pays de la pluie, Je ne m'en aperçois guère jusqu'ici. Dieu qu'il fait chaud dans ma chambre ! La cacophonie de la caravane publicitaire sur la place de la Gare, à Rennes, m'empêche de me reposer comme j'aimerais le pouvoir...

Une fois de plus, je m'efforce de ne plus songer à l'étape. C'est un vieux truc que m'a appris Cavanna qui affirme — et comme il a raison ! — que c'est une fatigue à éviter.

Brave Cavanna ! Il est là, au pied de mon lit, tout à sa tâche qui consiste à conserver leur souplesse à mes jambes raidies par six heures de pédalée. Il semble me masser, distraitement sans se presser négligemment, presque. Il ne se bat pas avec ma musculature comme je l'ai vu faire à tant de masseurs et je ne sens jamais ses doigts s'enfoncer dans mon mollet. Il me frôle comme si j'étais fragile, d'un mouvement lent et tranquille, tout en bavardant. Cela dure longtemps, longtemps, et j'ai l'impression qu'il pourrait me masser des heures durant sans que je lui dise : « assez ». Possède-t-il un fluide ? C'est possible. Lorsque je sors de ses mains, ma lassitude s'est envolée et je me sens prêt à reprendre la route.

Voilà quatorze ans qu'il s'occupe de moi.

— Pourquoi ris-tu, Fausto ?

C'est vrai, j'ai ri tout seul, sans raison apparente. Une association d'idées, sans doute.

—Villanovia... Je pensais au jour où vous êtes venu à la ferme, signor Cavanna...

— J'y suis venu souvent, Fausto.

— Le jour où vous vouliez flanquer une volée de coups de bâton à Girardengo !

A son tour, Cavanna éclate de rire. C'est entre nous un joyeux souvenir que celui de ce matin du printemps 1939, encore que nous l'évoquions rarement.

J'étais un jeune routier, d'avenir peut-être, mais sans passé. Cavanna, qui voulait bien s'occuper de moi, m'avait fait promettre de ne jamais signer de contrat avec une maison de cycles sans lui en référer auparavant. J'avais d'autant plus facilement promis que je me demandais bien, à part moi, qui pourrait s'intéresser au modeste indépendant qui se nommait Fausto Coppi.

Et puis, quelques jours plus tard, comme j'étais à la ferme chez mes parents, une voiture de sport rouge stoppa devant la porte. Au volant se tenait un homme au visage de Mongol, souriant, et qui déjà clignait de l'œil : Costante Girardengo.

Celui pour qui les journalistes avaient inventé le qualificatif de « campionissimo » venait me proposer d'entrer à la « Maino » dont il était directeur sportif !

Son insistance, et surtout celle de mes parents éblouis, furent telles que je n'eus pas le loisir d'aller prévenir Cavanna. J'eus beau protester, demander à réfléchir, à voir mon mentor, il fallut y passer et apposer ma signature au bas du contrat.

Lorsque Cavanna, quelques instants plus tard, apprit l'événement (et je n'étais pas fier en le lui avouant), il entra dans une colère bleue :

— Viens avec moi, Fausto, cria-t-il. Si ce Girardengo de malheur est encore dans le village, je vais lui casser ma canne sur le dos !

Mais Girardengo était déjà reparti dans le nuage de poussière soulevé par sa voiture rouge...

SEUL CONTRE LA FURIA FRANCESE

De tels souvenirs aident les heures à couler. Court instant de détente. Il faut reprendre le collier. Je sais que la route du Mans est facile, bien que les petits vallonnements entre Vitré et Laval soient parfois des « casse-pattes » pour ceux qui ne sont pas en grande forme.

Je me sens bien malgré la chaleur, mais je n'ai vraiment aucune envie de bagarrer.

Il m'arrive souvent de penser que ceux qui attaquent sont fous. A la réflexion, je me dis que les coureurs qui n'espèrent rien de la montagne ou des étapes contre la montre n'ont d'autre ressource que de profiter sur le plat des moindres instants de lassitude des favoris. J'en ferais autant si j'étais à leur place. Cela ne m'empêche pas de fulminer lorsque je vois des concurrents s'agiter à quelques longueurs devant moi, toujours prêts à « déboucher ».

Si encore mes équipiers étaient là !

Mais la « furia francese » n'est pas une invention littéraire et je m'en aperçois. Les attaques fusent si serrées que je n'ai bientôt plus avec moi que Bartali, Carrea et Baroni. Magni s'est attardé et Binda vient de m'apprendre que Pezzi, Breschi, Franchi et Crippa, qui ont eu des malheurs, sont très loin à l'arrière.

Pourvu qu'ils ne se fassent pas éliminer ;

Ce serait d'autant plus catastrophique que l'on ne manquerait pas de m'incriminer puisque j'ai participé à leur sélection.

— Pas de danger ! me crie Binda. Ils roulent. Ils « rentreront » à temps.

Je l'espère bien. En attendant, nous sommes isolés dans le peloton de tête... derrière les échappés.

UN HOMME DANGEREUX : BERNARDO RUIZ

Car il y a des hommes que la chaleur n'a pas endormis. L'ardoise, au passage, m'indique six numéros. J'ignore qui ils sont tous, mais je sais que le 16 c'est le Belge Rosseel, que le 101 c'est Molineris, que le 57 surtout, c'est l'Espagnol Bernardo Ruiz.

Je me méfie beaucoup de celui-là. Il est venu cette année au Giro, en élève bien appliqué, à la recherche du « coup de pédale ». Il appartient à cette catégorie d'hommes qui ont besoin de beaucoup de kilomètres pour trouver la forme. Rien ne me prouve qu'il ne sera pas très dangereux.

N'importe. Il est trop tard pour partir à sa poursuite.

J'apprendrai, le soir, qu'il me devance, non seulement du temps qu'il m'a pris, mais encore des 30 secondes de bonification que lui a valu sa seconde place derrière Rosseel. C'est le seul grimpeur véritable qui me précède au classement. Mauvaise journée encore.

CORRIERI FAIT DES SIENNES

L'étape du lendemain devait m'apporter un autre sujet de mécontentement. Dès les premiers kilomètres de l'étape Le Mans-Rouen, Corrieri s'était incorporé à une échappée déclenchée par le Français Quentin. Peut-être l'avait-il pris lui aussi pour Robic. Toujours est-il que tous deux s'étaient mis à rouler tambour battant et qu'il avait fallu toute l'insistance des Belges pour les faire rentrer dans le rang.

Incident minime sans doute, mais qui m'enrageait d'autant plus que je ne pouvais que difficilement faire connaître mon opinion au « rebelle » puisqu'il est, depuis des années, dévoué corps et âme à Bartali et que je n'avais pas le droit de m'opposer à sa tactique, si différente ait-elle été de mes propres conceptions.

Le plus beau est que Corrieri » remit ça » un peu plus tard, désireux comme toujours d'enregistrer une victoire d'étape et se moquant pas mal de notre sécu-

(LIRE LA SUITE PAGE 18)

LETTRE OUVERTE DE COPPI A ROBIC

Mon cher Biquet,

Je lis avec le plus grand intérêt dans « But et Club-Le Miroir des Sports » tes impressions concernant le Tour de France où tu t'es si vaillamment défendu. J'aime ton esprit critique et ton ardent désir de vaincre et l'adversaire et l'adversité. J'ai moins aimé — et je le dis tout net parce qu'entre adversaires loyaux il ne doit jamais rien subsister d'équivoque — la formelle accusation que tu as portée contre moi.

Tu es absolument persuadé que je protégeais ton grand adversaire, Stan Ockers. Je me demande bien quel intérêt j'aurais eu à agir de la sorte?

La vérité est tout autre.

Ce qui comptait pour moi, c'était avant tout de défendre ma place de leader contre ceux qui pouvaient être menaçants, donc contre toi surtout puisque tu ne cachais pas ton espoir, tout à fait légitime d'ailleurs, de me détrôner un jour ou l'autre.

C'est la seule et unique raison pour laquelle tu me voyais à tes trousses chaque fois que tu manifestais de belliqueuses intentions. Je rendais ainsi, je crois, hommage à ta valeur et à une combativité que je n'aurais possédée au même degré. Tu aurais dit que tu préférais que je laisse Ockers aux prises avec toi, c'est-à-dire que je prenne parfois le risque de le voir ne pas répondre à une de tes attaques, te permettant ainsi de prendre du champ. J'en aurais été la première victime. Très peu pour moi. Tu n'es pas un adversaire négligeable, Biquet. Je t'ai traité comme il convenait de le faire, c'est-à-dire en t'accordant plus d'attention qu'à n'importe quel autre, quitte à négliger pour cela ceux qui s'accrochaient à ma roue lorsque je répondais à tes attaques.

Je comprends ta déception d'avoir vu s'évanouir une seconde place que tu entrevoyais déjà. Ockers l'a conservée définitivement en te prenant, contre la montre, et après avoir fait jeu égal avec Magni — ce qui est une fameuse référence — plus de cinq minutes. Tu avoueras que je n'étais pour rien dans ta défaite, et je n'ai pas eu à intervenir dans le duel d'homme à homme que tu avais réclamé.

Ceci dit sans rancune, Biquet, et à l'an prochain en te souhaitant bien sportivement de prendre ta revanche, non seulement sur Ockers, mais sur celui qui reste ton ami.

FAUSTO COPPI.

FAUSTO COPPI : Suite de la page 17

rité d'ensemble ! Il devait finalement être battu après avoir crevé à quelques kilomètres du but. Je le regrettai pour lui, mais il se garda de venir « pleurer dans mon gilet », car il se doutait que j'aurais difficilement trouvé des paroles consolatrices.

J'avais tout juste eu le temps, en arrivant avec mon peloton huit minutes après les échappés, de voir Lauredi endosser le maillot jaune. Il rayonnait et moi je le plaignais sincèrement. Un maillot jaune dès la troisième étape ! Quel fardeau ! Ma foi, je préférais que la chose lui advint plutôt qu'à moi. J'étais ainsi assuré de bien dormir tandis que je ne donnais pas cher de son sommeil...

BARTALI SOURIAIT

Une rude journée nous attendait le lendemain. J'ai beau me dire que les pavés sont pour tous et que, dans l'ensemble, je les passe assez bien, je ne les aime guère, c'est un fait.

Je ne connus que bien plus tard les péripéties de la course à l'avant. J'étais trop occupé à limiter les dégâts à l'arrière. Il est difficile d'organiser une défense sur ces parcours tourmentés avec des sauts de trottoirs à tous les coins de rue et des traversées de grès à n'en plus finir. J'étais souvent seul à la tête du groupe des poursuivants et j'aurais bien voulu être un peu aidé. Mais Magni et Carrea, qui étaient sans doute les meilleurs rouleurs parmi ceux qui auraient pu soutenir mon action, étaient devant... avec Dotto.

J'avais compris qu'il était dangereux de laisser un Dotto accumuler les minutes d'avance sur le plat et j'aurais dû compter sur Bartali pour m'épauler puisque mes « gregarii » étaient défaillants. Il était de son intérêt autant que du mien de ne pas laisser Dotto agir à sa guise.

A plusieurs reprises, je me retournai pour chercher mes équipiers. Me trompé-je ou fût-ce la réalité ? Je crus lire un sourire satisfait sur le visage rusé de Gino.

Lorsqu'on sourit à vélo, c'est qu'on se sent bien. Si Gino se sentait bien, qu'attendait-il pour me relayer ? Ne voyait-il pas que je mourais à petit feu, que je donnais toutes mes réserves pour ne pas trop perdre de terrain sur ceux qui fonçaient à l'avant ?

Je ne dis rien. Je m'étais trop juré de ne jamais adresser à Bartali le moindre reproche.

Le soir, à l'hôtel, ce fut plus fort qe moi. J'avais les nerfs à fleur de peau. Tout m'irritait, la chaleur intenable de la chambre, le vacarme sous mes fenêtres, la salle de restaurant envahie par les quémandeurs d'autographes (bien excusables pourtant de ne pas se rendre compte à quel point nous pouvons avoir besoin de tranquillité après une journée d'efforts). Je me sentis brusquement pris d'un profond découragement.

JE FAIS UNE FUGUE

Il me fallait à tout prix retrouver mon équilibre nerveux. René de Latour, du « Parisien Libéré » et de « But et Club-Le Miroir des Sports », se trouvait là, respectant mon silence. Peut-être devinait-il mon désarroi. Je me levai soudain :

— Si vous n'avez rien d'autre à faire, venez avec moi, lui dis-je. Ma voiture est à la porte. Nous allons trouver un coin tranquille dans la campagne.

Nous sommes partis. Pour la première fois depuis que je dispute des courses par étapes, j'avais déserté sans rien dire la table de l'équipe. Il était temps : j'étais au bord de la crise de nerfs.

Nous avons cherché quelque temps un restaurant, renommé paraît-il, mais ignoré de tous. Et tranquilles, de Latour et moi, nous avons bavardé de tout et de rien, mais surtout pas du Tour de France. Pourtant, au dessert, je lui ai confié les raisons de mon découragement, mes doutes concernant mes chances d'enlever le Tour et aussi mon ressentiment envers ce terrible Gino qui était là, guettant ma possible défaillance et ne bougeant pas le petit doigt pour m'aider alors que, si je l'avais vraiment voulu, il n'aurait pas été sélectionné. C'était plus fort que moi : il fallait que j'ouvre mon cœur à quelqu'un qui puisse me comprendre... et garder pour lui ces confidences.

Le hasard amena un peu plus tard Félix Lévitan et Claude Tillet, de « L'Equipe », dans ce même restaurant. Ils étaient à cent lieues de penser me trouver là, et Félix Lévitan a conté déjà l'aventure dans « Bouton d'Or ». Ils eurent, eux aussi, assez de compréhension pour respecter mon transparent incognito. Ils se contentèrent de me serrer la main sans chercher à comprendre ce qui m'avait amené là. Discrétion dont je leur sais gré et dont je les remercie.

Je suis rentré à l'hôtel, les nerfs détendus, calmé. Mes équipiers étaient déjà au lit. Certains se demandaient quelle mouche m'avait piqué. Binda ne me fit aucun reproche. Il a été coureur, lui aussi, et il sait bien que nos nerfs peuvent parfois craquer.

Personne, le lendemain, n'a fait allusion à ma fugue. Seul, mon brave Milano m'a demandé si j'avais bien dîné. J'aurais été difficile... une truite au bleu parfaite et un chateaubriand à point...

Et je suis parti dans l'étape Roubaix-Namur, ne songeant plus ou presque à mon ressentiment. J'avais pris la ferme résolution, puisque je ne pouvais rien espérer de Bartali, de le rayer de ma pensée, de mes projets, de mes plans tactiques. Comme s'il n'avait pas existé.

Le soir, à Namur, je n'ai plus cherché à fuir la table de l'équipe. J'étais reposé physiquement et moralement malgré l'effort intense que j'avais produit pour reprendre plus de sept minutes en 28 kilomètres à Diederich. Mais cela est une autre histoire...

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE :

INCROYABLE MAIS VRAI... BINDA N'AVAIT JAMAIS DE PLAN D'ATTAQUE !

« Dès les premières pentes du Tourmalet, j'étais en bonne position, surveillant mes rivaux ». Sur cette photo, Robic, qui dégrafe son col, surveille en effet Ockers, qui mène devant Carrea. Coppi, lui, étudie à la fois « Biquet » et Jean Nolten.

EXCLUSIF **Bataille au couteau dans la**

J'AI DESCENDU LE GÉANT AVEC UN CADRE FÊLÉ !

JE ne sais plus quel journaliste a écrit qu'Ockers et moi nous nous étions livrés dans les Pyrénées (c'est-à-dire avant les événements majeurs du Puy de Dôme que je vous ai racontés) à une bataille « au fleuret » tout au long de la dentelle des cols. L'expression vaut son pesant de moutarde, mais, moi, je serais plutôt d'avis que nous nous sommes « battus au couteau », surtout dans la brume opaque de l'Aubisque.

A l'issue de ces deux étapes pyrénéennes, c'est-à-dire à Bagnères-de-Bigorre et à Pau, Ockers m'a devancé au sprint, mais je l'avais devancé aux sommets de Peyresourde, d'Aspin et d'Aubisque. Il ne me précéda qu'en haut du Tourmalet.

Ce qui semblerait démontrer que si le Belge est plus sprinter que moi, je suis meilleur grimpeur que lui.

C'est pourquoi j'aurais bien voulu que le franchissement des Pyrénées s'effectue selon le dur et véritable *test* d'autrefois. En deux étapes, si l'on veut, mais sur Perpignan-Luchon et Luchon-Pau. C'est bien plus coriace et ça ne laisse place à aucune équivoque.

La montagne, cette grande fille toute simple...

Mais permettez-moi de vous conter, par le menu, de quelle façon je me suis défendu dans ces Pyrénées.

Vous vous souvenez que, quarante kilomètres après le départ de Toulouse, il y eut une chute d'une vingtaine de coureurs. Parmi eux, Magni, Van Est, Molinéris...

— C'est drôle, ricana mon fidèle Bonnaventure. Personne ne songe, aujourd'hui, à tirer profit du malheur des autres...

C'est que chacun s'imaginait que la montagne se chargerait toute seule, comme une grande fille toute simple, de séparer les hommes.

Dotto qui, selon moi, est peut-être un gagnant du Tour... en 1954, démarra irrésistiblement dès les premières rampes. Bauvin voulut le rejoindre, mais Geminiani le contra, et, pour y parvenir, il se fit mal aux jambes à ce point qu'il fut lâché ensuite dans ce col d'importance secondaire.

Coppi, Ockers, Gelabert et moi, nous détachâmes derrière Dotto. Et le petit Azuréen fut rejoint très vite, sur un bel effort de Coppi, car mon rôle n'était évidemment pas d'aller chercher mon coéquipier.

Gêné par un photographe au sommet, je dus laisser la bonification à Gelabert. Coppi se contenta peut-être de nous regarder sprinter (vous voyez que je sais être modeste quand il s'agit de Fausto !) et, sur le coup, j'en voulus à l'Espagnol d'avoir implicitement servi Ockers, en me privant des trente secondes. Mais c'était régulier. Gelabert visait farouchement le classement du meilleur grimpeur, et il n'avait aucun cadeau à me faire !

Le « coup » d'Antonin Rolland

Pendant ce temps-là, Geminiani avait récupéré en montant à sa main, et quand il fut en haut de Peyresourde, il jeta peut-être un coup d'œil sur la vallée glissant vers Arreau, comme le fit il y a très longtemps la chèvre blanche de M. Seguin (et il n'y a là aucune comparaison désobligeante pour mon ami Gem, mais seulement le désir de montrer que je connais mes classiques), avant de descendre « à la Magni », c'est-à-dire à tombeau ouvert, jusqu'au bas du col.

Rosse de Gem ! Quand il fut sur nous, il redémarra sans crier gare. C'est curieux la façon dont il peut s'en aller sans que personne ne réagisse... Je bus un bon coup pour me remettre et je me mis à rouler en tête, à environ une minute de Raphaël, dans la montée d'Aspin. Seul Gelabert (encore lui) se trouvait avec moi au sommet, mais je lui rendis, sans rémission, sa politesse de Peyresourde.

Dans la descente, Coppi ramena d'abord Ockers et Ruiz sur Gelabert et moi. Mais l'invraisemblable file d'autocars et de voitures, qui avaient transporté une foule énorme sur toute la longueur du col, gênait considérablement les véhicules de la caravane. Si, par malheur, l'un d'eux s'était trouvé en panne, dans ce couloir, toute la course eût été arrêtée ou faussée.

Faussée, elle le fut suffisamment, du reste, comme cela. Profitant du sillage de ces voitures suiveuses, forcées de freiner sans cesse, un tas de coureurs revinrent sur nous. Le plus fort, c'est que j'ignorais que mes « Tricolores » étaient là, en majorité : Lauredi, L. Lazaridès, Rolland, Dotto.

A peine avais-je le temps de les voir que Rolland gagnait, à 1' 14" de Geminiani, le sprint pour la seconde place, devant Ockers.

— Au lieu de chercher la deuxième place, tu aurais mieux fait de m'emmener, ne pus-je m'empêcher de dire à Antonin.

— J'ai surtout pensé à priver Ockers de la bonification, quand j'ai vu qu'il débouchait à fond, me rétorqua-t-il, non sans malice. Tu devrais me remercier.

La montée du Tourmalet est meilleure que celle de l'Aubisque, et elle ne « parle » vraiment qu'abordée après un autre col. J'étais en sixième position, après quelques lacets, avec Coppi, Ockers, Gelabert, Ruiz, Carrea, surveillant ces grimpeurs qui, dès les premières pentes, se retrouvaient fatalement en tête.

Coppi, sans paraître peiner, accéléra. Je restai dans la roue d'Ockers qui laissa filer l'Italien. J'attendis que Fausto ait pris 50 mètres, et je passai sur le grand braquet, me faisant volontairement décoller de quelques mètres par le Belge. D'un bond, je partis à la poursuite de Coppi. Vous pensez bien que les autres s'empressèrent de me courir après. En me retournant, je m'aperçus que Gelabert restait rivé à ma roue.

Je ralentis, décidé à le faire céder. Nous faisions pour ainsi dire du surplace. Pendant ce temps-là, Ockers et Carrea démarrèrent en rigolant doucement.

Cela pouvait durer longtemps. Quand je vis que Gelabert était aussi têtu que moi, je tentai brusquement de le semer, et de rejoindre Ockers, par la même occasion, avant le sommet. Trop tard ! Ma mauvaise humeur était cause de ma défaite en haut du Tourmalet, où, bien souvent, j'avais montré ma roue arrière à mes rivaux.

Je voulais abandonner, quand Ockers creva...

Dans la descente, l'inévitable regroupement se produisit. Ma colère n'était pas entièrement apaisée. Je devais avoir l'air d'un dogue aux abois.

Avant d'aborder l'Aubisque, j'interpellai Ockers :

— Mène un peu, bon sang ! Tu veux jouer aussi les Gelabert ?

Stan fit une grimace d'enfant pris de coliques.

— Je suis faible ! dit-il. Ça ne va pas aujourd'hui (Quel culot ! Il était passé second, derrière Coppi, en haut du Tourmalet), et, même si j'étais bien, je ne pourrais mener, puisque Close est derrière !

— Close ? Mais il est le premier à te tirer dans les pattes !

— Peut-être. Mais il est en tête des Belges au classement général.

Je me mis à parler tout seul, très monté contre tout, contre les coureurs, le temps, les voitures qui n'en finissaient pas de ramener des gars. On était quinze, tout d'un coup, comme si la moitié d'entre eux avait été ramenée sur un plateau.

Je me laissai glisser jusqu'à la voiture de Marcel Bidot.

— Si les voitures continuent à ramener des coureurs de la sorte, comme dans Aspin, j'abandonne...

Il me lança quelques mots d'apaisement. Evidemment, ce n'était pas sa faute si les battus réémergeaient. Mais ce n'était pas davantage la mienne.

— Qu'est-ce que tu as ? me demanda Geminiani, voyant que je ne roulais plus. Tu es malade ?

« D'avoir rejoint Coppi donnait des idées à Bauvin ». Celui-ci, dans la roue de Robic qui suit Ockers, va démarrer.

brume opaque d'Aubisque

PYRÉNÉEN

par Jean ROBIC

— Non. J'arrête ! J'en ai marre de voir revenir tout le monde.

— Allons, petite tête, ne t'énerve pas, ou, plutôt, énerve-toi sur le guidon, cria-t-il, Ockers vient de crever !

Mots magiques. Je m'arrêtai de jouer les pleureuses et répondis au démarrage de Gem qui avait attaqué aussitôt.

Le sol devenait de plus en plus mauvais, raviné, caillouteux, coupé de ruisseaux qui bouillonnaient comme mon sang. Le chemin tournait, serpentait, hésitant à attaquer cette forteresse titanesque qu'est l'Aubisque par mauvais temps.

— Allez ! allez ! criait Geminiani, qui fonçait dans le brouillard vers les cimes et leur nudité tragique.

J'y allai. Mais mon dérailleur, mal réglé, me portait sur les nerfs.

Mon vélo flottait

Coppi nous rejoignit, produisant un effort terrible, et nous devança tous les deux. Alors, je lâchai Gem sans prendre le temps de m'excuser, et je suivis Coppi à cent mètres. Déjà, nous avions dépassé les dernières fleurs sauvages, les derniers sapins. De larges flaques de neige, pareilles à des draps séchant sur la peluche des monts, finissaient par m'aveugler, compte tenu de l'effort total que je produisais.

Dans la descente, le sol était extrêmement glissant. La pluie glacée, la boue, tout s'en mêlait, comme c'est souvent le cas dans l'Aubisque. Je dus prendre le parti de descendre prudemment. Or, mon vélo flottait quand même, et je m'aperçus bientôt que mon cadre était fêlé ! Allais-je me tuer ?

Les roues s'enlisaient dans les ornières, dérapaient sur les pierres. Soudain, un camion... Deux solutions : déraper en l'évitant ou rentrer dedans carrément ! J'optai pour le télescopage, en freinant. Etais-je au bout du calvaire ? Non, à Eaux-Bonnes, je ramassai une bonne bûche, dans un virage particulièrement teigneux.

Posément, je remontai en selle, certain qu'Ockers et Ruiz étaient sur mes talons. Ils étaient là, en effet, avec Bauvin, qui avait le cœur de plaisanter.

Coppi est rejoint, mais...

Rageusement, nous poursuivîmes Coppi, et je n'en crus pas mes yeux, quand, à seize kilomètres de l'arrivée, nous aperçûmes son maillot jaune devant nous.

D'avoir rejoint Coppi donnait des idées à Bauvin. Ce fut lui qui attaqua sèchement à deux kilomètres de l'arrivée. Ruiz répondit. Je me contentai de suivre Coppi et Ockers, quand, dans un tournant, j'aperçus Jean Garnault qui faisait de grands gestes. Fallait-il virer à gauche ou à droite ? Mal placé pour voir à cette fraction de seconde, je marquai un temps d'arrêt. Ce fut suffisant pour perdre le contact.

Déjà, les autres étaient à cent mètres devant moi. Ce fut sans doute le choc qui provoqua ma nouvelle crise. Furieux, je sprintai éperdument, débordant B. Ruiz et Bauvin, sans leur laisser la moindre chance de tirer parti de ma roue, mais je ne pus remonter complètement Ockers, que Coppi avait précédé sur la ligne, à Pau.

Le soleil était radieux, après l'orage. Mais mon cœur charriait encore de lourds ressentiments, un peu comme les torrents grondants de l'Aubisque...

(Reproduction, même partielle, rigoureusement interdite.)

LA SEMAINE PROCHAINE :

LE RÉGLEMENT DE L'ÉTAPE CONTRE LA MONTRE M'A DÉMORALISÉ

TROP TOT EN FORME, JE ME SUIS "TUÉ" DE ROUBAIX A NAMUR

par Raphaël GEMINIANI

LA fièvre du Tour est passée. Mais ce n'est pas pour cela que je cesse de songer à la grande épreuve. Au contraire... D'abord, parce qu'avec le recul, il est possible de voir les choses plus clairement que lorsqu'on se trouve plongé dans l'action. Quand cerveau et muscles travaillent ensemble, c'est presque toujours au détriment l'un de l'autre. Pousser comme un sourd ou réfléchir...

Maintenant, je n'ai plus qu'à réfléchir. Sur mon propre cas surtout. Si tout était à refaire, comment m'y prendrais-je ? Quelles erreurs éviterais-je de commettre ? Quelle tactique adopterais-je ?

J'ai beaucoup appris cette année. Je n'en suis pas surpris, car, si la victoire est grisante, elle ne permet pas de retirer autant d'enseignements que la défaite. Et puisque j'en suis à faire de l'auto-critique, je dirai tout ce que je crois utile à la bonne marche future de l'équipe en tenant compte des fautes commises, des miennes surtout. Ce qui ne veut pas dire que tout sera parfait dans douze mois. Mais l'important est d'avoir de la mémoire et de la bonne foi pour ne pas retomber dans les mêmes errements.

J'AI ETE TROP TOT EN FORME

En ce qui me concerne, je suis persuadé d'avoir commis une bêtise énorme en changeant du tout au tout ma méthode de préparation.

Dieu sait, cependant, si j'étais convaincu que le résultat serait celui que je recherchais. Il l'a été dans un certain sens puisque j'ai trouvé, en allant passer un mois sur la Côte d'Azur, une forme qui se fait généralement attendre longtemps et qui ne vient que pas à pas pour éclater au moment du Tour de France.

De pédaler dans l'air léger et sur les routes ensoleillées de Menton et des corniches était infiniment plaisant et, sans presque y penser, je me suis trouvé nanti d'une forme convenable. C'était au point que je ne me reconnaissais plus tant je caracolais dans Milan-San Remo, moi qui, les autres années, suivais péniblement le peloton du Critérium National, qui a pourtant lieu trois semaines plus tard.

J'étais heureux comme un gosse à qui on aurait donné un beau jouet. Bien pédaler en dehors, c'était pour moi une réelle découverte. J'aurais mieux fait de me méfier. Cette forme prématurée a tout flanqué par terre.

J'ai des habitudes. Je sais ordinairement où je vais et quel chemin il faut prendre pour s'y rendre. Cette fois, je me suis bel et bien égaré.

Je perdais le fil, je ne savais plus. C'est très beau et très agréable de se sentir en forme, mais surtout pour un routier qui ne songe pas au Tour de France. Ma condition physique me gênait aux entournures, je ne savais qu'en faire et je n'ignorais pas que j'avais, en m'en emparant, démoli tout un système qui avait pourtant amplement fait ses preuves.

BOBET M'A MANQUE

Au lieu d'arriver au Tour décontracté comme je l'étais toujours jusque-là, mais aussi plein de forces nerveuses encore inemployées, je n'avais que santé et moral... mais plus de nerfs. J'avais déjà usé ces derniers et je m'en suis vite rendu compte. Trop tard, hélas !

Je suis un piètre Geminiani si je ne peux pas « exploser » de temps à autre. Normalement, c'est cette certitude que je vais pouvoir « sortir » une grande étape qui me donne le moral. Or, je n'avais plus cette certitude. Qu'on essaie de me comprendre. J'étais fort, bien sûr, mais « mou ». C'est moins paradoxal que ça en a l'air.

Donc, première et monumentale erreur. J'aurais dû me moquer des classiques, ne rien changer à ma manière d'opérer et me dire que ce qui m'avait si bien convenu les années précédentes était bon pour les années à venir.

Je ne cherche pas d'excuses. Personne ne m'obligeait à me tromper. J'ai cru bien faire, voilà tout. Et comme toute erreur se paie, j'ai réglé la note en me classant onzième à plus d'une heure de Coppi, alors que je comptais faire aussi bien que l'an dernier.

Avant de passer en revue mes autres bévues, je dois dire cependant à quel point l'absence de Louison Bobet a été pour moi un handicap, plus moral encore que physique. Je me suis trouvé d'un seul coup avec, sur les épaules, une lourde responsabilité. Deuxième du Tour 1951, j'étais le leader normal des Français et je peux dire que cette pensée qui me harcelait m'a coûté quelques heures de sommeil. Bobet présent, j'aurais retrouvé mon calme en partageant avec lui ce fardeau.

NAMUR ? NON, WATERLOO !

Ma seconde faute, énorme celle-là, a été celle de Namur.

Si le Tour était à refaire, je ne recommencerais pas une aussi dangereuse expérience. Comment avons-nous pu ne pas comprendre que nous courrions à notre perte en défendant comme nous l'avons fait, dans la chaleur, la poussière et sur les pavés, le maillot jaune de Lauredi ? A l'arrivée, nous étions vainqueurs, mais à quel prix !

Et le Belge Van der Stock, contre lequel nous nous étions défendus comme des lions, devait abandonner quelques jours plus tard. Quel gaspillage d'efforts ! Sans compter l'échappée de Coppi, lequel a dû bien rire pendant des heures et des heures en nous voyant nous escrimer ainsi.

J'aurais mieux fait, ce jour-là, de suivre ma première impulsion. Si nous avions laissé faire, nous n'aurions pas eu ce premier « accrochage » lorsque nous nous sommes aperçus que Jean Robic entendait bien faire sa propre course sans se préoccuper de l'esprit d'équipe.

Et nous aurions évité un malaise qui n'a pas arrangé les choses.

Moi, j'avais perdu quinze minutes sur Coppi. Et ma confiance était bien entamée. Je m'étais rendu compte que je venais de faire bon marché de mes forces. Toute la suite de mon Tour a souffert de cette journée de Namur.

LE RESSORT ETAIT CASSE

Car je dois bien le dire puisque c'est vrai : mon échappée de Mulhouse a surtout été faite « à la désespérée » ; j'y ai laissé des plumes alors que, si l'erreur de Namur n'avait pas été commise, j'aurais pu attendre mon heure, sans hâte, et construire un plan de bataille tout autre. J'étais un peu comme un noyé qui se raccroche à la première bouée qu'on lui lance.

Ma mauvaise montée de l'Alpe-d'Huez où j'ai craqué subitement, après avoir été le premier à lancer l'attaque avec Robic, ne fut que la suite normale d'un Tour mal commencé. Et si je peux évoquer ma malchance dans le Galibier où j'ai crevé deux fois alors que j'étais à ce moment le premier tricolore, je ne me cherche pas la moindre excuse pour ma désastreuse étape de Monaco. Le ressort était cassé. J'ai traîné sur la route à 19 minutes de Nolten et j'ai eu tout le temps depuis de réfléchir à ce que cette défaillance avait de normal. Comme à l'Alpe-d'Huez, elle n'était que la conséquence d'efforts inconsidérés. Dans le Tour, il ne faut pas voir que l'immédiat et toujours songer au lendemain qui est là, menaçant, impitoyable parfois.

PAS DE « GIRO » L'AN PROCHAIN

J'ai cette chance de n'avoir que 27 ans. Et une expérience du Tour qui, si elle ne m'empêche pas, on le voit, de me tromper, s'enrichit un peu plus chaque année. Je crois sincèrement que j'ai plus appris dans ce Tour 1952 que dans les cinq précédents. L'an prochain, ma voie est déjà tracée.

1° Je me préparerai tout doucement, sans hâte et sans l'ambition de briller dans les « classiques ». Je n'y viendrai que parce qu'il faut, de toute évidence, réapprendre à souffrir chaque année. Mais je ne m'offusquerai pas de terminer aux places modestes et laisserai la forme venir tout doucement sans la brusquer... Quand le Tour sera là, je serai prêt.

2° Je négligerai le Tour d'Italie. Il se peut que deux efforts comme ceux qui consistent à courir (surtout pour les gagner) le Giro et le Tour conviennent à Fausto Coppi. J'avoue que je m'en accommode mal. Coppi est un phénomène et c'est un tort de vouloir se baser sur son propre comportement.

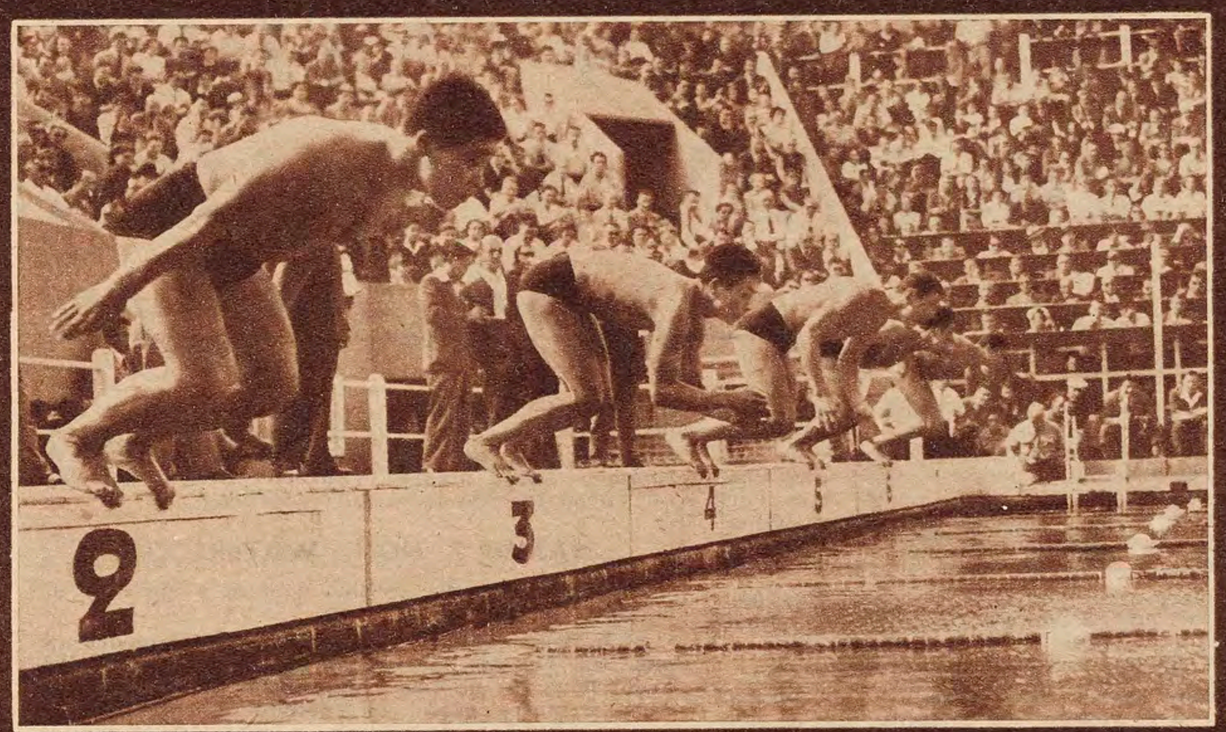
3° Je ne quitterai plus, pour ma préparation, ma région de Clermont-Ferrand. Il y fait encore froid au printemps ; c'est un frein à la préparation trop poussée et à la forme prématurée qui s'ensuit.

Après quoi à Dieu vat. Coppi a gagné le Tour à 33 ans. J'ai donc encore de l'espoir...

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

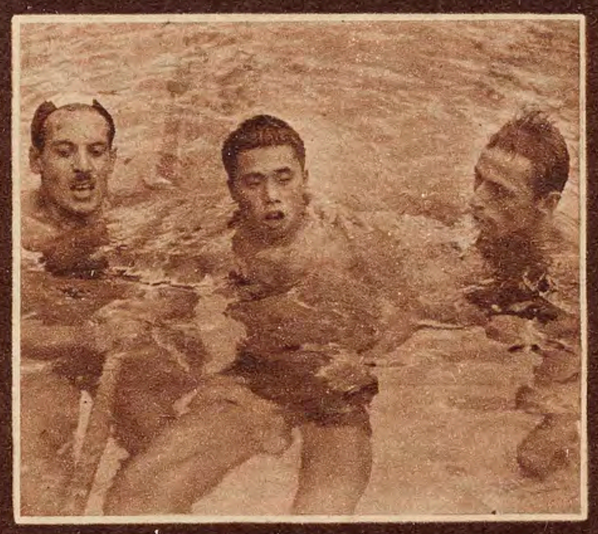
CINQ SUCCÈS FRANÇAIS, UNE VICTOIRE JAPONAISE AUX TOURELLES



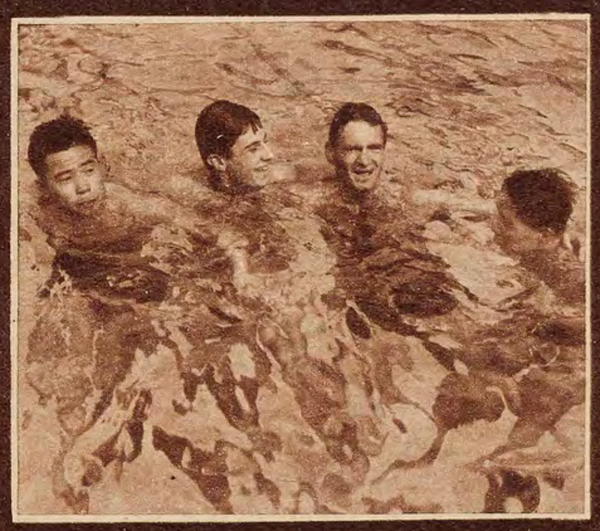
Déjà vainqueur du 800 m., samedi, Boiteux a enlevé, dimanche, le 400 m. dans le temps de 4'41"7, battant Furuhashi. De g. à dr. : Tanigawa, Ya Tanaka, Boiteux, Furuhashi, Bernardo.

Odette Lusien (au c.) a battu aux 100 et 200 brasse les Japonaises Sakamoto (dr.) et Aoki.

Ginette Jany a remporté le 400 m. en 5'27" devant C. Thomas, Yamashita et Tamura.

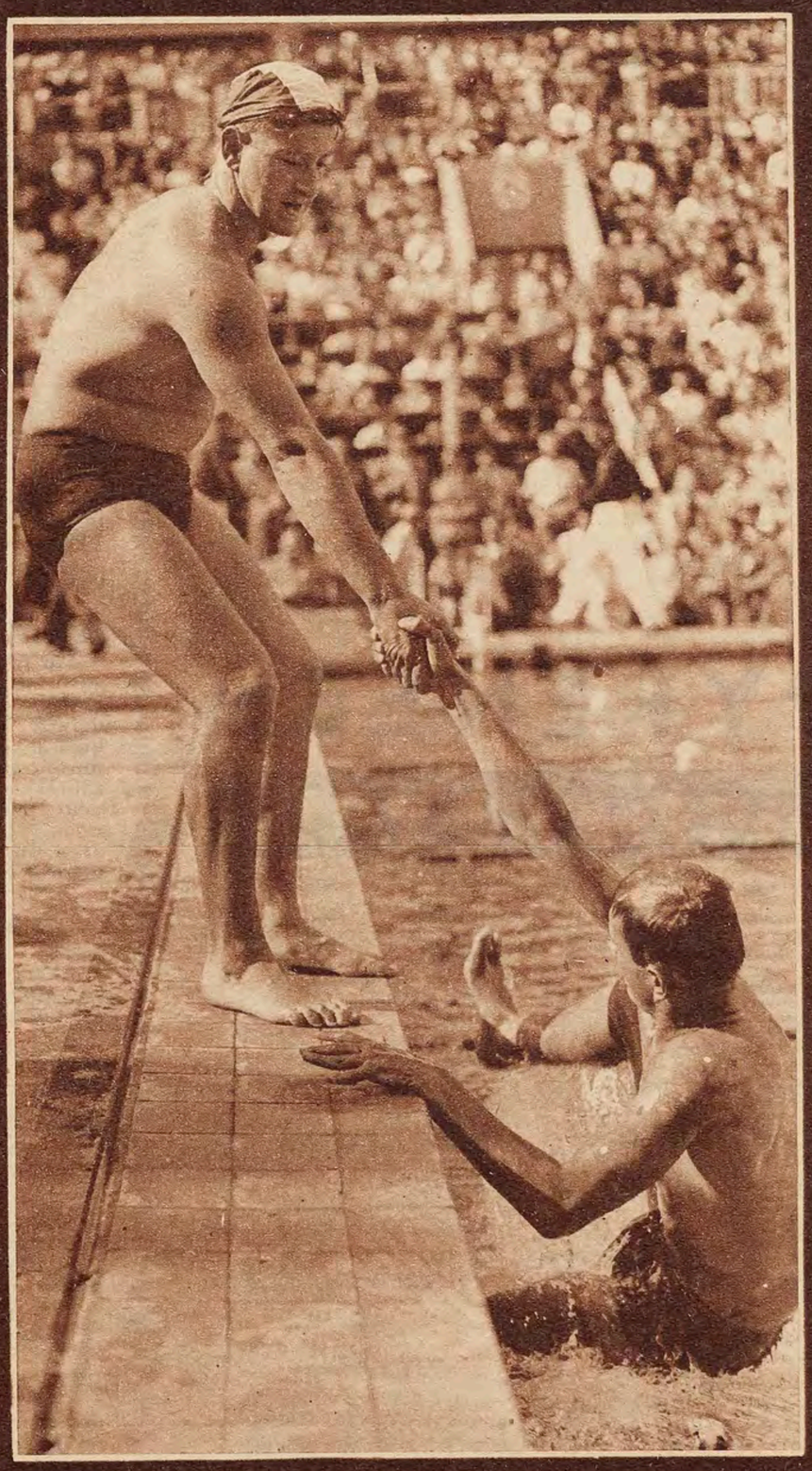


Lusien (à g.) a pris sa revanche au 200 brasse sur Kajikawa que Dumesnil (à dr.) a battu.



Bozon et Zins (au c.) ont dominé Kurahashi (à gauche) et Nishino au 100 mètres dos.

Aux cinq succès français du match, les Japonais n'ont pu opposer qu'une seule victoire, celle de leur équipe olympique de relais 4 × 200 formée de Suzuki, Hamagushi, Goto et Tanigawa.



JANY A SORTI BOITEUX (FATIGUÉ) DE L'EAU, A LA FIN DU 4 × 200 MÈTRES